

François Lanoue, ptre

**JOLIETTE
DE
LANAUDIÈRE**

**Fragments
d'histoire**

François Lanoue, ptre

JOLIETTE - DE LANAUDIÈRE

FRAGMENTS D'HISTOIRE

Il a été tiré de ce volume... 1000 exemplaires

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie
Serge Housseaux Inc.
à Joliette, Qué.

JOLIETTE-DE LANAUDIÈRE

FRAGMENTS D'HISTOIRE

Du même auteur,

UNE NOUVELLE ACADIE, Saint-Jacques-de-L'Achigan,
1772-1947, Montréal, 1949; en collaboration avec Guy
Courteau, S.J.

UNE NOUVELLE ACADIE, Saint-Jacques-de-L'Achigan,
1772-1972, Joliette, 1973.

Joliette-De Lanaudière, guide touristique, Joliette, 1971.
Depuis 1974, publie mensuellement dans **L'Actualité
Joliettaïne**, un article concernant l'histoire régionale de
Joliette.

Dépôt légal: 4e trimestre 1977
aux Bibliothèques nationales
du Québec et du Canada
Imprimé au Canada

QUELQUES MOTS.

"Que la beauté et les richesses artistiques et historiques de notre région soient mieux connues et un peu plus à la portée de tous, voilà mon autre rêve".

J'écrivais ces vœux dans le **Guide touristique de Joliette-De Lanaudière**, en 1971.

En 1972, je collaborais à la restauration de la belle église de Saint-Paul de Joliette, monument historique, et, en 1975, à la réalisation du Musée d'Art de Joliette: une part de mes souhaits devenait donc réalité. Avec ces FRAGMENTS, une autre prend forme et vie.

Une région, c'est plus qu'un paysage. C'est surtout un ensemble complexe et minutieux d'éléments qui véhiculent la vie.

C'est ce cheminement ou éclosion de vie humaine en un territoire nommé Joliette-De Lanaudière que j'ai voulu exposer ici en pièces détachées que j'appelle FRAGMENTS D'HISTOIRE DE JOLIETTE -De LANAUDIÈRE.

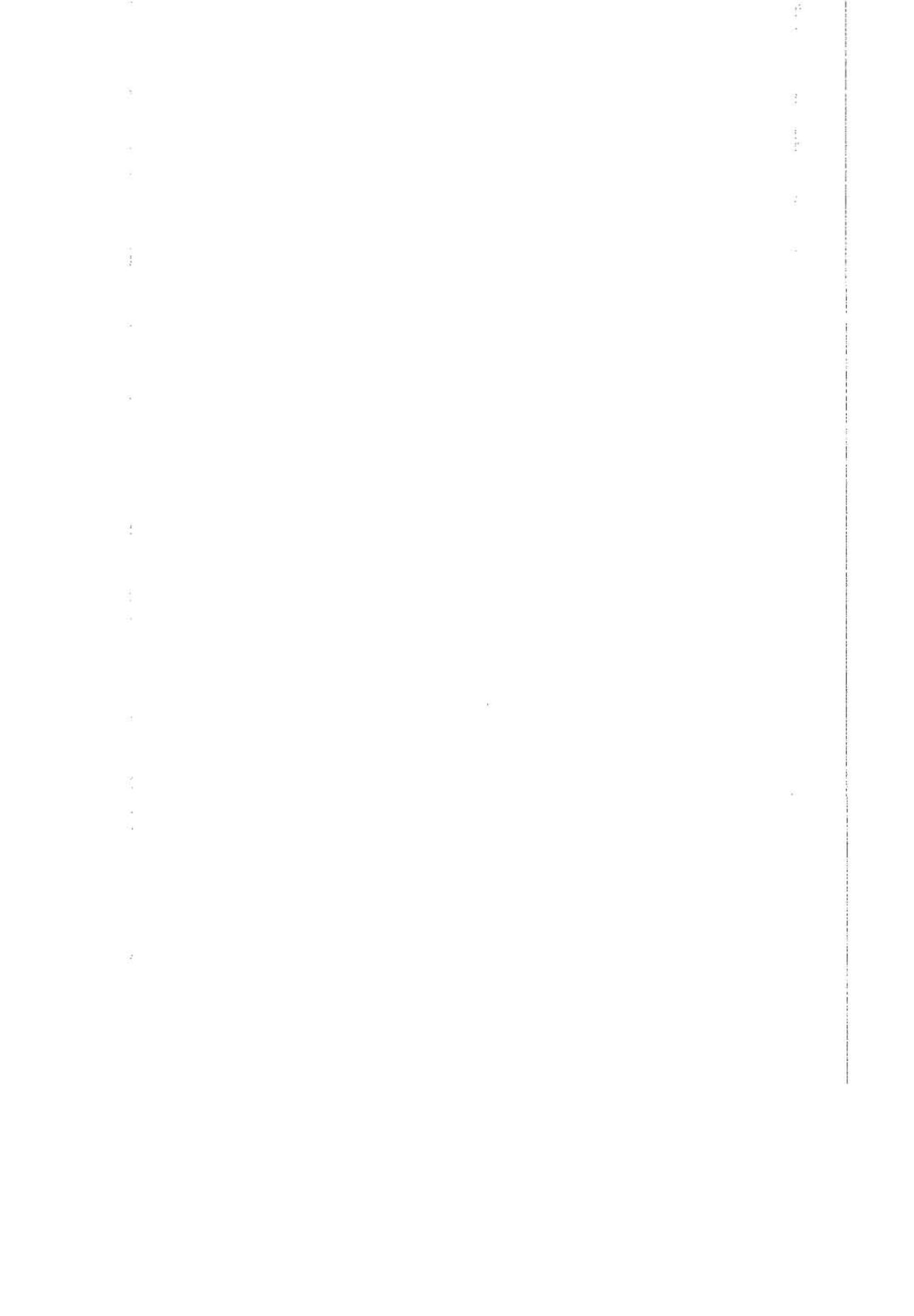
Des fragments sont des morceaux isolés. Toute histoire en est composée.

J'ai voulu rassembler, sans trop les cimenter, les plus importantes de ces pièces. C'est une mosaïque, incomplète, bien sûr. Je laisse à chacun le soin de tailler lui-même les cubes qui illustreront son patelin, ou encore de polir ce qui l'intéressera davantage. Il pourra y faire surgir des personnages qui animeront tel ou tel secteur de la pièce, ce que je n'ai guère fait ici.

Je n'ai fait qu'ébaucher, le plus simplement possible, pour que n'importe qui s'y retrouve et s'aperçoive que tout et chacun est un fragment nécessaire, une pierre vivante à qui le Seigneur confie quelque rôle. On parle beaucoup d'étude du milieu: j'en ai indiqué ici les principaux jalons.

François Lanoue, ptre
Vice-président de la Société historique
de Joliette

Saint-Alexis, avril 1977



UN NOTAIRE UNE SEIGNEURESSE

Pourquoi notre région s'appelle-t-elle Joliette-De Lanaudière?

Pour des raisons administratives, le gouvernement provincial a, vers 1965, divisé le territoire du Québec en zones qui englobent les comtés. La nôtre s'appelle désormais Joliette-De Lanaudière. Elle s'étend de Saint-Barthélemy-Repentigny-Charlemagne, Saint-Donat et de là vers Saint-Michel-des-Saints. Joliette-De Lanaudière fait à son tour partie des "Laurentides".

Pourquoi Joliette-De Lanaudière?

"Joliette" à cause du fondateur de la principale ville de ce secteur: Barthélemy Joliette. Et "De Lanaudière" à cause de son épouse, Charlotte De Lanaudière.

Ce n'est pas, comme on le pense souvent, à cause de la seigneurie dont faisait partie la ville de Joliette, au siècle dernier. Non, la seigneurie de Lanaudière est du côté de Saint-Gabriel-Maskinongé. De Lanaudière rappelle ici le souvenir de la famille seigneuriale qui était propriétaire de la seigneurie de Lavaltrie.

Barthélemy Joliette

M. Joliette, Barthélemy Joliette, était notaire à L'Assomption, où il avait été élevé. Il n'était pas né là, mais à Montmagny. Même si son nom s'écrit avec deux T, il était de la famille du découvreur du Mississipi, Louis Joliet, dont le nom s'écrit avec un seul T. De Montmagny, il s'en vient à L'Assomption à l'âge de 5 ans; il est orphelin de son père Antoine, et son oncle, le notaire Faribault, de L'Assomption, le prend chez lui, avec sa mère Catherine Faribault.

En 1813, il épouse Marie-Charlotte De Lanaudière, fille du seigneur de Lavaltrie. En épousant Marie-Charlotte De Lanaudière, Barthélemy entre ainsi dans une grande famille du Canada. Les De Lanaudière portent aussi des noms cocasses dont l'histoire se sert rarement: ils s'appelaient exactement Tarieu Taillant de Lanaudière. Ajoutons qu'il existe encore des De Lanaudière en France. A Joliette, Mme Jean Poitras (Lucie Prévost) est l'unique descendante des De Lanaudière: son aïeule était Marie-Antoinette De Lanaudière, épouse du Dr P.-C. Loëdel, co-seigneuresse avec sa soeur Charlotte, et leur frère, Pierre-Paul De Lanaudière. *

Quelques traits de la personnalité de M. Joliette. C'est un personnage un peu discuté par certains. On dit qu'il était ceci ou cela, qu'il exploitait les richesses de la seigneurie de son épouse, Marie-Charlotte De Lanaudière... Il les exploitait, c'est vrai, mais dans le bon sens, pour développer une région, i.e. le fond de la Seigneurie de Lavaltrie dont personne avant lui ne s'était occupé. Il les exploitait, mais avec un vrai sens de l'organisation, et avec quelle générosité! Imaginez un homme d'affaires, un notaire-homme d'affaires, qui, pour attirer du monde, après avoir construit un manoir et des moulins, donne, remarquez bien, donne une église, un collège, et des terres pour que vivent le curé et la communauté qu'il a demandée à Mgr Bourget pour son Collège.

Je crois que 2 mots résumeraient sa personnalité. C'était un homme d'affaires, pas mal entreprenant, mais quel grand coeur!

* Faut-il répéter que le nom exact de cette famille est "DeLanaudière"? - Que diraient tous ceux qui portent des noms dont la première syllabe est "de", si on les en amputait? Enfin, comment expliquer l'expression qu'on lit de temps à autre, "la région du Lanaudière"? Aurait-on idée de dire "du Gaspésie", "du Meuricie", "du Chaudière" etc... à moins qu'il ne s'agisse d'un bateau, d'un théâtre, d'un hôtel?...

Madame Joliette

Marie-Charlotte De Lanaudière. On en sait peu de choses, sinon que même si elle appartenait à une famille illustre du Canada et même si elle était apparentée à toutes les grandes familles du pays comme les Chapt de Lacorne, les barons de Longueuil, les Aubert de Gaspé (cousine de Philippe), elle a toujours mené un train de vie bien modeste. La bibliothèque bien fournie de son père lui avait donné un certain degré de culture. Elle a toujours encouragé son époux dans ses audacieuses entreprises; elle a donné à la jeune église de L'Industrie un beau tableau représentant saint Charles Borromée et signé, Antoine Plamondon, (1846) au-dessus du maître-autel de la Cathédrale. Le Musée d'Art de Joliette possède les deux beaux portraits que l'artiste Vital Desrochers a peints d'elle et de son époux, en 1837. Le même Musée possède aussi un portrait de sa soeur Marie-Antoinette De Lanaudière.

Enfin, on sait d'elle que sa générosité envers les pauvres était inépuisable. Calme, discrète, compréhensive, accueillante, telle m'apparaît la grande dame du Manoir de Lanaudière qui s'élevait à Joliette, sur le site des "Mélèzes".

UN LONG TRAVAIL DE LA NATURE ET UN INFINI LABEUR HUMAIN

DES AMÉRINDIENS DES BLANCS

Un long travail de la nature dans notre région s'est accompli durant des milliers d'années quand les glaciers et la Mer Champlain ont modelé notre paysage pour lui donner la forme d'une plaine, en bordure du Fleuve Saint-Laurent et d'un immense plateau incliné allant rejoindre les montagnes Laurentides.

Des Amérindiens

Sait-on qui fréquentaient ou habitaient nos parages, il y a, supposons 500 ans?

Il est mieux de dire "fréquenter", "qu'habiter". Cependant, certains sites étaient habités, comme Agochonda, (Lanoraie) ou Antaïa (Berthier) peut-être à longueur d'année par une peuplade d'Amérindiens. Ces vocables sont des mots iroquois et indiquent un "relais, un endroit où l'on peut se reposer", entre Hochelaga et le Lac Saint-Pierre. Des recherches scientifiques ont été effectuées, ces dernières années, à Lanoraie.

Ces Indiens d'Agochonda, ou Amérindiens, appartenaient à une tribu iroquoise et auraient été chassés

de leur site par les Algonquins, en 1675, en même temps que d'Hochelaga. Les **Relations des Jésuites**, de 1636, signalent la présence de ces Algonquins à Lanoraie. Les objets de terre cuite qu'on retrouve aux cours des feuilles accusent de fortes ressemblances avec les poteries des Indiens du Mexique: couleur, texture, dessins sont assez semblables.

Plusieurs de nos cours d'eau portent des noms indiens. La rivière L'Assomption s'appelait **Outaragawesipi**- la rivière tortueuse; **l'Achigan** rappelle le poisson du même nom. (Signalons ici que dans une carte de Champlain de 1612, la région au nord de Montréal s'appelle "**région des Attikans**" dont on a peut-être fait le mot "achigan": ainsi, quand on dit Saint-Roch de l'Achigan et Saint-Jacques-de-l'Achigan, on se réfère à une des premières cartes topographiques du Canada).- La rivière **Ouareau** évoque le "lac lointain" du même nom à Saint-Donat; le Lac **Kayagamac**, "lac laborieux, fourbe" de Saint-Michel-des-Saints et la rivière **Matawin** "jonction de 2 rivières" sont des vocables Têtes-de-boule; **Mastigouche**, aussi: "le gros ou le grand homme blanc". **Mascouche**, également: "petit ours noir"; **Manowan**: "endroit où l'on ramasse des oeufs (de mouettes)"; **Maskinongé**: "gros brochet"; **Minaugon**, ruisseau à Sainte-Marie Salomé, signifie: "il a l'air beau, il semble beau"; (On y a trouvé des traces de campement, et une flèche (1930). **Yamachiche** signifie: "il y a de la boue au fond de l'eau"; "Rivière-du-Loup" à Louiseville traduit le mot indien Mahigasipi.

Le ruisseau de la **Perdrix** et le **Beubec**, à Saint-Félix; la rivière **Jean Venne**, à Chertsey sont des désignations indiennes. Toutes font image. Le nom de la Rivière Chicot qu'on trouve déjà dans une carte de 1666 serait-il d'origine indienne? (**Chiquot** sur la carte)

A ces désignations géographiques, ajoutons-en une qui provient du vocabulaire de la chasse: le mot "babiche" qui, chez les "Têtes de Boule" veut dire: fil en peau d'orignal. On l'applique également à la peau de vache.

(Plusieurs de ces notions proviennent de M. Pierre Michakoton Bélanger, indianologue de Joliette).

**Des Blancs
de langue française**

C'est dans cet ouvrage de la nature que les Indiens, d'abord, ont évolué. Au XVIIe siècle, avec la fondation de Québec (1608) et celle de Montréal, (1642), les Français ont commencé à cultiver le sol.

Puisque le Fleuve était et fut longtemps la seule voie de communication, on imagine facilement que, c'est sur ses bords que s'établirent les premiers arrivants. Des deux côtés du fleuve, entre Québec et Montréal surtout, l'homme blanc de France se tailla d'immenses domaines en forme de rectangle et mesurant parfois, 5, 6 milles de largeur et 12, 13 de profondeur. Ces domaines-là, on les appelait "seigneuries", et celui à qui on les octroyait, s'appelait naturellement "seigneur".

En combien de phases s'est faite l'occupation du sol dans notre région?

En trois phases: d'abord dans la plaine agricole de 1670 jusque vers 1850; puis, de 1843 jusque vers 1900, on tente dans les Laurentides des essais qui, une fois la forêt déboisée, devront attendre l'arrivée des touristes pour survivre; enfin, depuis 1900, on revient dans la plaine travailler à l'industrie et à l'agriculture spécialisée.

Dans la seconde phase, c'est-à-dire de 1843 à 1900, une vingtaine de paroisses se fondèrent dans les Laurentides.

Dans la dernière phase, treize paroisses furent ouvertes dont cinq dans les limites mêmes de la Cité de Joliette.

Comment s'est organisée la marche du peuplement dans la région?

Elle fut d'abord affaire d'organisation paroissiale. Elle relève uniquement de quelques curés de paroisse et de quelques chefs de famille. "L'organisation paroissiale

a été chez nous tant liée à l'économie agricole que la colonisation aurait été impossible sans le cadre de la paroisse. Aussi chaque fois que l'on n'a pas pu trouver de prêtre, comme au lendemain de la Conquête, la colonisation a piétiné. Au contraire, elle a progressé rapidement quand les défricheurs étaient assurés d'être au moins visités par eux. Le curé de L'Assomption desservit Saint-Paul; plus tard, c'était au tour du curé de Saint-Paul de venir à L'Industrie. Si Barthélemy Joliette insista tant auprès de Mgr Bourget pour avoir un prêtre résident, c'est qu'il réalisait ce qu'un curé vaudrait à son village naissant. Le plus bel hommage que l'on peut rendre aux premiers pasteurs est de considérer leur action dans les premières paroisses comme une collaboration nécessaire". (Louis Hamelin).

La population de Joliette-De Lanaudière fut d'abord composée d'Amérindiens, puis de Français-Canadiens. N'a-t-elle pas reçu d'autres citoyens de langue française?

Oui, les Acadiens, qui, durant 20 ans, de 1759 à 1780, nous arrivèrent par groupes restreints, mais parfois imposants, d'abord à L'Assomption, qui s'appelait alors Saint-Pierre du Portage. C'est une longue histoire! - Rappelons qu'en 1755, les Anglais déportèrent la plupart des fermiers acadiens qui, depuis plus de 120 ans habitaient les fertiles terres de la vallée d'Annapolis en Nouvelle-Ecosse. Certains Acadiens furent exilés en Angleterre puis en France et par la suite en Louisiane. D'autres, la plupart, furent déposés - c'est bien le mot - sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, surtout dans les environs de Boston. Beaucoup d'entre eux sont les ancêtres d'environ 30,000 personnes dans la région de Joliette-DeLanaudière. Un sociologue prétend même que près d'un million de descendants peuvent se réclamer d'eux.

Un grand nombre de familles acadiennes de Saint-Jacques a participé à la fondation de beaucoup de paroisses de notre région: Rawdon, Sainte-Julienne, Saint-Alexis, Saint-Liguori, L'Epiphanie, Saint-Gabriel de Brandon, Saint-Côme, Saint-Alphonse, Saint-Michel-des-Saints, Chertsey, Sainte-Marie-Salomé, Crabtree.

...et de langue anglaise?

Oui, nous en parlerons plus loin quand il sera question de "cantons" ou "townships".

DE GRANDS TERRITOIRES: DES SEIGNEURIES DES CANTONS

Une seigneurie

Pour activer ou hâter l'établissement des colons, le roi de France, soit Louis XIII, Louis XIV ou Louis XV, donnait une immense étendue de territoire - seigneurie - habituellement à un homme de valeur, parfois, simplement à un ami de quelque personnage influent. Ce nouveau propriétaire devait s'adjoindre des aides, i.e. des gens avec qui il partageait ses immenses terres, à condition que ceux-ci les défrichent et les cultivent. Pour ce cadeau, les nouveaux habitants qui s'appelaient censitaires, devaient payer le cens, i.e. certaines taxes de grain ou de travail, comme l'entretien des routes, des ponts, et accepter certaines corvées, quand il s'agissait d'une cause commune.

Habituellement le seigneur avait son manoir, i.e. une résidence plus grande, parfois plus cossue que celle des censitaires. Ce ces manoirs, il ne reste dans la région de Joliette-DeLanaudière que celui de Mascouche, (un des plus anciens du pays: avant 1700), celui de Sainte-Mélanie (1811), et celui des Pangman à Saint-Lin.

Le seigneur ouvrait aussi un moulin où les censitaires étaient obligés "de porter leurs grains moudre" selon la formule des contrats. Pour se payer, le seigneur en gardait une certaine partie. Des moulins seigneuriaux, je crois que le dernier à disparaître fut celui des Sulpiciens à Saint-Liguori, vers 1920. Il datait de 1819. On en voit encore les belles ruines. A L'Epiphanie, une manufacture de portes et châssis s'est installée dans les murs de l'ancien moulin de l'Achigan qui appartenait aussi aux Sulpiciens.

Le seigneur avait droit à un banc spécial à l'église, le "banc seigneurial" que l'on admire encore dans certaines

églises de la région de Québec. Dans notre région, on n'en voit plus. Avec le curé, le seigneur était l'homme le plus en vue de la paroisse.

Une seigneurie, c'était donc un immense domaine divisé en lots rectangulaires "qu'un chemin frontière reliait sur l'étréot et qui s'appelait "rang". Quelques rangs secondaires, reliés par la route au rang principal de l'église identifiait, constituaient d'abord la première et souvent l'unique paroisse de toute la Seigneurie". (Ls Hamelin).

Le régime dit "seigneurial" ne fut aboli qu'en 1854, excepté dans la seigneurie de Saint-Sulpice qui garda la tenure seigneuriale jusqu'en 1863.

Ce régime a exercé une influence énorme et salutaire: il a groupé la nation canadienne, il l'a aidée économiquement, il l'a policée.

Sait-on qu'il y avait 17 seigneuries dans Joliette-De Lanaudière?

Elles ne couvraient pas tout le territoire de Joliette-De Lanaudière. Ce n'est qu'au XIXème siècle, c'est-à-dire, vers 1800 que toute la partie montagnaise sera divisée en townships ou cantons.

A partir du Fleuve Saint-Laurent, entre Repentigny et Saint-Barthélemy et de là, au pied des Laurentides, on distinguait les grandes seigneuries de Lachenaie, L'Assomption, Saint-Sulpice, Lavaltrie, Lanoraie et Berthier. Les autres étaient plus petites: D'Ailleboust, Ramesay, Dautré, D'Orvilliers, Ile Saint-Pierre, Chicot et Ile Dupas, Sorel, Dusablé, Lac Maskinongé, Carufel, Saint-Jean. Quelques-unes, comme celle de Ramesay, celle du Lac Maskinongé se trouvaient en partie en montagne.

Depuis quelles dates les seigneuries de Joliette-De Lanaudière sont-elles concédées?

Certaines, comme celles de Dautré et de Saint-Sulpice, le furent avant même la fondation de Montréal.

Dautré en 1637, et Saint-Sulpice, en 1640, au moment où se préparait à Paris et à Laflèche, la fondation de Montréal.- Remarquons que concession ne veut pas dire défrichement: parfois, certaines ne seront défrichées que beaucoup plus tard; d'autres, jamais.

Celle de L'Assomption fut octroyée, peu longtemps après les deux premières, en 1647; Lachenaie, également, en 1647; Lanoraie, en 1657. En 1672, sur les 46 qui furent données cette année-là en Nouvelle-France, 7 se trouvent dans la région: l'île Dupas et du Chicot, Berthier, Lavaltrie, D'Orvilliers, Maskinongé, Lanoraie et celle de Sorel (Saurel dont une partie appartenait à notre région).

Celle de l'île Saint-Pierre fut octroyée en 1674; Carufel, en 1705; Ramesay, en 1736; D'Ailleboust, en 1737; Dusablé, en 1739 et Maskinongé ou De Lanaudière, en 1750.

Avons-nous dans notre région ce qu'on appelle des "paroisses-mères" c'est-à-dire des paroisses qui ont contribué à l'organisation tant morale que matérielle de la plupart de nos paroisses?

Oui. Berthier, L'Assomption et Saint-Jacques.

Quel facteur facilitait le site d'une nouvelle paroisse?

La possibilité de communiquer avec l'extérieur. Les communications s'allongeaient d'abord le long du fleuve: Lachenaie, Repentigny, Saint-Sulpice, Lavaltrie, Lanoraie, Berthier, L'île Dupas sont la première ligne d'habitations. Au fur et à mesure qu'elles deviennent surpeuplées, une seconde se forme à l'intérieur; non pas à l'arrière immédiat, mais sur le cours de petites rivières: L'Assomption, Saint-Paul, Saint-Esprit, Saint-Lin, Mascouche, L'Industrie sont ainsi le fruit des excédents de population des premiers centres du fleuve. Pleines à leurs tours, ces paroisses débordent dans les Lauren-

tides: Rawdon, Saint-Ambroise, Sainte-Mélanie, Saint-Félix, Saint-Lin, Saint-Calixte forment la troisième ligne d'habitation. Au fur et à mesure que celle-ci devenait de plus en plus occupée, la colonisation s'attaque vers les "Hauts".

Notons qu'il y eut exception pour Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie. Aucune rivière n'attirait; seuls, deux ruisseaux assuraient l'extraordinaire fertilité de ces terres. Phénomène rare: habituellement, une paroisse commence par graviter autour d'un moulin pour ensuite s'étendre en zones circulaires. A Saint-Jacques, il y eut envahissement soudain de tout le territoire, à partir de Sainte-Marie-Salomé jusqu'au milieu du Grand Rang et de la Grande Ligne (Saint-Alexis). L'arrivée massive d'environ 500 Acadiens explique cette originalité.

Depuis quand une route unit-elle Montréal à Québec?

Dans "**Initiation à la Nouvelle-France**", Marcel Trudel écrit ceci: "Les routes de terre apparaissent dans le premier quart du XVIIème siècle: ce sont d'abord des chemins seigneuriaux qui longent le fleuve pour unir les habitations d'une même seigneurie; puis, après la mise en place d'un grand-voyer, un petit réseau de "chemins de roi" se développe en tronçons. C'est seulement à partir de 1706 qu'on travaille systématiquement à faire le raccord entre les chemins seigneuriaux qui longent le fleuve sur la rive nord, pour édifier le grand chemin du roi de Québec à Montréal: large de 24 pieds, il fut terminé à l'été de 1737, et on put désormais aller d'une ville à l'autre en voiture, en 4 jours.

"A partir de 1733, le grand chemin du roi se prolonge dans diverses directions: sur la rive sud, vers Kamouraska; dans la région de Montréal, vers l'île Jésus et Terrebonne, de Laprairie vers le Richelieu.

Les ponts ont 15 pieds de largeur, et une longueur maximale de 40 pieds. Sinon, il fallait prendre un bac. Il y

avait une quinzaine de ceux-ci entre Montréal et Québec”.

Les premiers cabs à deux roues étaient arrivés d'Angleterre vers 1830, et les voitures à quatre roues commencèrent à rouler vers 1840. Elles coûtaient très cher et venaient d'Angleterre aussi.

Le service d'hiver entre Montréal et Québec se faisait par la diligence de la "malle", les diligences proprement dites, et les voitures "extra" (qui avaient droit de garder toujours le milieu de la route). Les premières exigeaient \$10, coucher et repas en plus.

Deux groupes assuraient le service, la Ligne Rouge et la Ligne Verte, faisant relais à tous les 5 lieues. Il y en avait à Saint-Sulpice, à Berthier, puis à Louiseville (Rivière-du-Loup-en-Haut). C'était vraiment le temps de la route panoramique! Durée: deux jours et demi.

Vers 1820, les postillons faisaient le service 3 fois la semaine entre Montréal et Québec, exigeant 18 sous pour transporter une lettre dans le Bas-Canada et 39 pour le Haut-Canada. Les premières voitures publiques du service officiel de la poste circulaient depuis 1721.

Enfin signalons que le compagnon absolument indispensable pour établir les communications comme aussi pour le défrichement du sol, c'était le cheval, noble serviteur entre tous.

C'est le gouverneur Montmagny qui, en 1647, en amena de France, à Québec. En 1666, 12 autres suivirent. Voilà comment la race chevaline prit souche en Nouvelle-France.

Cantons et Loyalistes

Comment expliquer la présence d'Anglophones dans notre région?

Aux alentours de 1815, s'établirent dans le nord des seigneuries des comtés de Leinster (Montcalm), et de Warwick (Joliette et Berthier), des Américains qui pour rester loyaux à la Couronne d'Angleterre émigrèrent en

Canada. On leur donna des terres rectangulaires taillées dans d'immenses territoires de forme carrée, qu'on appelait "townships", ou "cantons" depuis leur concession permise par l'Acte Constitutionnel de 1791.

Dans notre région on tailla les cantons de Rawdon, Kilkenny, Cathcart, Wexford, Chertsey, Kildare, Brandon et Peterborough.

La plupart de ces Loyalistes étaient protestants. Vers 1820, des Irlandais catholiques vinrent les rejoindre. Depuis environ 1830, plusieurs émigrants allemands et slaves, ont à leur tour, choisi d'habiter dans ces cantons, à Rawdon surtout, et à Saint-Calixte.

Après 1850, quand ces cantons furent complets, on divisa d'autres territoires identiques jusqu'à l'Ungava, mais avec des noms français. Ce fut donc une troisième zone de peuplement: deux francophones, et, entre les deux, une plus ou moins anglophone.

...des Seigneurs

A qui les grandes seigneuries de Joliette-De Lanaudière furent-elles octroyées?

Plusieurs le furent à des noms prestigieux de l'histoire du Canada. Par exemple: celle de **St-Sulpice**, au Baron de Fancamp et au Sieur de LaDauversière, puis aux Messieurs de Saint-Sulpice, - les Sulpiciens; celles de **Lachenaie** et de **L'Assomption** à Pierre Le Gardeur de Repentigny- cette famille des Le Gardeur a été éminente; celle de **Saurel**, à Pierre de Saurel; celle de **Berthier**, d'abord au Sieur Randin, mais, l'année suivante, en 1673, au Sieur Berthier, puis à Nicolas Blaise, et en 1718 à Pierre de Lestage, qui ne l'habita pas, puis une partie à Sir James Cuthbert- qui a donné son nom à Saint-Cuthbert; celle de **Lavaltrie**, à Monsieur De La Valtrie, Pierre-Paul Margane de Lavaltrie, puis à Mme De Lavaltrie, Suzanne-Antoinette Margane De Lavaltrie,

épouse de Charles De Lanaudière: sa succession sera divisée en 3 parties: la 1/2 à Pierre-Paul De Lanaudière; le 1/4 à Marie-Charlotte De Lanaudière, épouse de Barthélemy-Joliette; et l'autre 1/4 à Marie-Antoinette De Lanaudière, épouse du Dr P.-C. Loëdel, de Joliette.

La seigneurie de **Lanoraie**, fut donnée à Charles Sevestre, puis, en 1672, au Seigneur Jean Niort de La Noraye et, cent ans plus tard, à James Cuthbert. Celle de **Ramesay**, à Geneviève de Ramesay. Celle de **D'Ailleboust** à Jean D'Ailleboust, seigneur d'Argenteuil. Celle de **Dusablé**, à Louis-Adrien Dandonneau, sieur du Sablé. Celle de **Lanaudière ou Maskinongé**, à Charles-François Tarieu, sieur De Lanaudière. Rappelons ici, que le nom De Lanaudière évoque, dans Joliette-De Lanaudière, non pas le nom de la seigneurie, mais celui de la famille De Lanaudière, à cause de l'alliance de Suzanne-Antoinette Margane De Lavaltrie, fille du seigneur de Lavaltrie, avec un De Lanaudière. Elle apporta en dot la seigneurie de Lavaltrie, mais l'histoire lui vola le nom de sa seigneurie et le remplaça par celui de son époux. Charles-Gaspard De Lanaudière.

Que reste-t-il de nos seigneuries dans Joliette-De Lanaudière?

Leurs beaux noms à consonnance si française sont en général restés intacts. On a gardé, on le sait, Berthier, Lanoraie, Lavaltrie, Dautré, Saint-Sulpice, L'Assomption, Lachenaie, Ile Dupas, Rivière Chicot, Dusablé, Ramesay. D'Orvilliers et Ile St-Pierre sont moins utilisés. Saint-Cuthbert rappelle le nom de famille d'un de ses anciens seigneurs protestants, les Cuthbert; à Berthier, l'école Pierre de Lestage, celui du 3ème seigneur, (celui de 1718). A Saint-Barthélemy, il y a une école Du Sablé. A Saint-Félix, le Rang de Ramesay. A Sainte-Béatrix, le Centre sportif du Mont-D'Ailleboust. A Sainte-Mélanie, le manoir D'Ailleboust et l'école Panet.

A L'Epiphanie, il y a la rue des Sulpiciens. A Repentigny, le Pont Le Gardeur, inauguré en 1939.

Pourquoi, en parlant de régime seigneurial, évoque-t-on presque toujours l'idée d'une époque heureuse?

C'est vrai, n'est-ce pas, que ces mots de seigneur, de manoir et même de route seigneuriale évoquent, comme par magie, des décors de salons de haut goût où évoluent des toilettes élaborées qui donnent grande allure aux hommes comme aux dames? Ils évoquent un langage poli, distingué, raffiné; en en parlant on éprouve la nostalgie de cette époque, de ses repas aux menus dressés avec autant de soucis que les toilettes et de ses réjouissances qui devaient combler, sans trop faire souffrir le porte-monnaie. Pourquoi cette nostalgie?...

Je crois que c'est parce que le régime seigneurial permettait dans un milieu plutôt pauvre l'épanouissement des vertus familiales, et des qualités françaises de galeté, de politesse et de bon voisinage. La qualité du décor comme celle des costumes n'y était pas étrangère. Normalement un beau décor, comme une belle toilette, véhicule des idées ou des sentiments de qualité. Il faut, cependant, préciser que la vie sociale n'était pas organisée autour du manoir; elle l'était plutôt autour de l'église. Mais le seigneur donnait le ton. Les réceptions seigneuriales étaient plutôt rares, mais elles étaient de qualité. Qu'on relise "**Les Anciens Canadiens**" de Ph.-Aubert de Gaspé.

A-t-on souvenir ici dans Joliette-De Lanaudière de ces réceptions seigneuriales?

Oui. A Sainte-Mélanie, au manoir d'Ailleboust. En 1819, la fille du seigneur Panet, Louise-Amélie, épousait William Molt von Berczy, britannique d'origine allemande dont le père figure parmi les peintres canadiens. Louise-Amélie Panet, la seigneuresse était miniaturiste, poète, claveciniste. Polyglotte, elle parlait 5 langues. Elle tenait des soirées littéraires en son manoir de Sainte-Mélanie.

Parmi les invités de marque on retient les noms de Ls-Joseph Papineau, des 2 Viger, Jacques et Benjamin, dont l'un était maire de Montréal et l'autre, 1er président de la SJB, du chevalier d'Estimauville, de ses neveux Lévesque, Louis et Guillaume, avocats et poètes. (**Le 1er répertoire national de littérature canadienne**, publié en 1851, par James Huston, né à Kildare, reproduit leurs poésies qui chantent certains personnages de la région). Mme Berczy était si influente de son neveu, Guillaume Lévesque, auprès du gouverneur Sydenham.

N'y eut-il que des seigneurs d'origine française?

Au début, évidemment, oui.- Mais, par la suite, il y en eut 4 types: D'abord, le gentilhomme militaire ou fonctionnaire français; puis, l'ancien négociant ou habitant enrichi devenu propriétaire de seigneurie; après 1760, le seigneur militaire anglais, écossais ou mercenaire d'origine allemande; enfin, les communautés religieuses. De celles-ci, la plus connue est le Séminaire de Québec, et, pour nous autres, les Sulpiciens qui possédaient la seigneurie de Saint-Sulpice dans laquelle furent fondées les paroisses suivantes: Saint-Sulpice, en 1706; L'Assomption, en 1717; Saint-Jacques, en 1774; Saint-Alexis, (partie), en 1852; Saint-Liguori, en 1852; L'Epiphanie, (partie) en 1854; Sainte-Marie, en 1888; Crabtree, en 1921; Saint-Gérard, en 1905.

De seigneur anglais, nous comptons Sir James Cutbert, seigneur d'une partie de la seigneurie de Berthier; et d'origine anglo-allemande, le co-seigneur William Molt von Berczy, époux de Louise-Amélie Panet, de la seigneurie d'Ailleboust.

Comment la ville de Joliette commémore-t-elle ses fondateurs?

Par quelques monuments, évidemment. Mais surtout

par la désignation de plusieurs rues du centre-ville qui vibrent fortement du nom des saints patrons de ses fondateurs, Saint-Charles;- la cathédrale, la rue, le village, l'Hôpital, etc.- rappelle le nom du père de Mme Joliette, Charles-Gaspard De Lanaudière; la rue De Lanaudière, celui de la famille de Mme Joliette; l'école Marie-Charlotte, celui de Mme Joliette, Charlotte De Lanaudière; les rues S. Pierre et S. Paul, celui du frère de Mme Joliette, Pierre-Paul De Lanaudière; la rue Gaspard, celui du père de Mme Joliette, Gaspard De Lanaudière; saint-Antoine, celui du père de M. Joliette, Antoine Joliette, ainsi que celui du patron de Marie-Antoinette De Lanaudière, Mme P.-C. Loëdel, et encore celui de la paroisse-mère de la seigneurie, Saint-Antoine de Lavaltrie; la rue Loëdel, celui de l'époux de Marie-Antoinette De Lanaudière; la rue Saint-Barthélemy, rappelle le nom du 1er maire de Joliette, Charles-Barthélemy-Gaspard De Lanaudière, neveu de M. Joliette; la rue Saint-Marc, peut-être celui de Marc-Antoine Lévesque, seigneur d'Ailleboust et grand ami des De Lanaudière; la rue Sainte-Angélique, celui de la grand-mère et celui d'une nièce de Mme Joliette. Et enfin, la rue Lavaltrie, celui de la seigneurie.

Sait-on s'il existe des édifices - témoins du temps des seigneuries?

En parlant de seigneuries, on pense tout de suite au manoir, i.e. cette résidence plus importante que les autres où résidait le seigneur. Ces demeures se font de plus en plus rares dans la province. Jusqu'à la fin du dernier siècle, le manoir abandonné du seigneur de Lavaltrie existait devant l'église de Lavaltrie. A Lanoraie, la résidence de Mme Bostwick serait l'ancien manoir: son mari était descendant du seigneur Cuthbert et le moulin voisin, disparu en 1974, propriété des Bonin, était l'ancien moulin banal, résidence des serviteurs du manoir d'Autré. A Mascouche, le vieux manoir de Repentigny existe en-

core, bien caché derrière une école, mais fort bien conservé après de multiples réparations: il fut construit avant 1700, et présente le plus beau type d'architecture domestique française qui se puisse voir. A Sainte-Mélanie, celui du seigneur Panet: construit en 1811, il est en bon état. On y donnait des soirées littéraires au siècle dernier. A L'Épiphanie, le moulin des Sulpiciens existe encore. A Saint-Liguori, on voit encore les ruines du moulin des Sulpiciens (de 1819) qui cessa ses activités vers 1920. A Repentigny, existent encore deux beaux moulins à vent d'avant 1800. Mais des manoirs seigneuriaux le long du fleuve, point de trace.

A Saint-Lin, subsiste encore en bon état le manoir des Pangman.

Existe-t-il encore d'autres témoins de l'époque des seigneuries?

En plus de quelques manoirs ou de quelques "bâtimens" seigneuriaux, bon nombre de maisons existent qui sont d'avant l'abolition du régime seigneurial en 1854.

Il existe aussi des églises qui, sans doute, avaient leur beau banc seigneurial. Les églises actuelles de Repentigny, Berthier, Saint-Paul avaient certainement leur banc réservé. Peut-être L'Assomption et Saint-Jacques.

Il existe aussi un autre témoin de cette époque, un témoin moins spectaculaire, si on veut, mais un témoin tout plein d'histoire, puisque de par sa nature, il condense l'histoire d'une famille, d'une ville, d'une région, d'un pays. Je veux parler des armoiries de la famille De Lanaudière. On les retrouve dans la brochure touristique **Joliette-De Lanaudière**. Il serait bien de les vulgariser, de les utiliser comme signe distinctif de notre région. Leur couleur bleue peut fort bien symboliser nos montagnes; leurs ondes argentées, l'autre partie de notre région, celle que borde le fleuve. Et les 3 merlettes symboliseraient que tout notre territoire est propice à la

chasse. Utiliser des armoiries, c'est un signe de civilisation.

Notre vocabulaire a-t-il été influencé par ce régime seigneurial?

Certainement. Beaucoup d'expressions nous viennent de cette époque du régime des seigneurs. Par exemple, l'expression "chemin de ligne", un Français ne la comprend pas. Pour nous, cela semble un chemin droit, mais s'il est droit, c'est parce qu'au début, il a été tracé pour marquer une frontière rectiligne entre deux seigneuries. Ainsi à Saint-Alexis; la Grande et la Petite Ligne étaient les limites des fiefs Bailleul et Martel, déjà taillés dans la seigneurie de Lachenaie. Les "Continuations" désignaient le prolongement de la seigneurie comme "l'augmentation", celle du canton ou township. Le mot "concessions" a fini par indiquer une partie située loin d'un village.

Certaines paroisses ont même un "rang" qui s'appelle "seigneurie", comme Sainte-Emmélie. D'ailleurs, le mot "rang" vient lui, aussi, de la seigneurie. Le mot "cordon", comme celui de Ste-Julienne, décrit la limite d'une seigneurie. Et certainement, beaucoup d'autres, comme "chemin du roi", "de front", et d'autres termes de loi, sans doute, comme "lods et vente", "tenure", "tré-carré".

D'où vient le terme "habitant" pour désigner les cultivateurs?

Du régime seigneurial. Le roi récompensait un homme de valeur, habituellement, un militaire, en lui octroyant, un domaine - qu'on appelait fief - et l'obligeait à le défricher. Dans le mot fief, il y a le mot "foi", "confiance", et cela expliquera la qualité des relations entre le seigneur et ceux qu'il s'adjoindra pour défricher, qui sont souvent ses anciens compagnons d'armes. A ceux-ci, il sous-loue des terres, moyennant quelques sous par arpent ou quelques boisseaux de blé, quelques chapons et

quelques jours de corvées.

Cette sous-location avait ceci de particulier, que le fermier était en quelque sorte conjointement propriétaire avec le seigneur. Ce droit d'occupation- la tenure - passait à l'héritier avec les mêmes obligations. Mais s'il voulait vendre sa terre, il y avait une forte taxe- un douzième -à remettre au seigneur.

Cela, évidemment, incitait fortement le fermier à se cramponner à sa terre, à l'habiter de père en fils. Aussi, le terme "habitant" a-t-il tôt désigné les vrais Canadiens, i.e., ceux qui se cramponnaient au sol, et restaient au pays.

C'est un terme de fidélité, de courage et de noblesse.

Est-il encore question de limites de seigneuries ou de droits seigneuriaux?

Evidemment. Certaines paroisses éprouvent encore des difficultés au sujet des limites de la seigneurie et du canton auxquels elles appartenaient ou appartiennent. Dans les contrats, ces questions-là se débattent encore.

Les premières limites assignées par la loi aux paroisses civiles furent celles des seigneuries dans lesquelles on traça des limites de paroisse religieuse. Jusqu'en 1831, les limites religieuses de la paroisse servaient aussi à celles de la commune ou paroisse civile. La population augmentant rapidement, tant par les naissances que par l'immigration anglaise, elle se mit dès le début du 19ème siècle, à déborder les cadres des paroisses établies dans les seigneuries.- Le territoire non défriché, en dehors des seigneuries fut divisé en townships ou cantons, avec de nouvelles lois. D'où certaines difficultés non encore éclaircies. Cela faisait parfois deux pièces mal ajustées l'une sur l'autre.

Où peut-on trouver des détails concernant nos seigneuries?

On en trouvera dans un article intitulé "Le régime seigneurial au pays du Québec" sous la plume de Maurice Séguin, dans la **Revue d'histoire de l'Amérique française**, Vol. 1, 3 décembre 1947. Dans **L'Histoire de L'Assomption**, de Me Christian Roy, on trouvera des détails complets et intéressants au sujet des seigneuries de Lachenaie, Saint-Sulpice et L'Assomption. A consulter aussi: **Initiation à la Nouvelle-France** de Marcel Trudel. Enfin, dans le **Guide touristique de Joliette-De Lanaudière** que j'ai publié en 1971, on trouvera beaucoup de ces détails que j'ai donnés et aussi dans "**Une Nouvelle Acadie, Saint-Jacques-de-L'Achigan**".

REGIME MUNICIPAL

Quand le régime seigneurial fut aboli, qu'arriva-t-il?

Après 1760, soit en régime anglais, on se demanda si on devait garder le régime seigneurial. Les gouverneurs Murray et Carleton comprirent la valeur exceptionnelle de ce rôle du seigneur, comme aussi celui du clergé. Aussi, continuèrent-ils, après le retour en France de certains seigneurs, de concéder à leurs amis britanniques ou canadiens, des seigneuries laissées vacantes. En même temps que pour le régime seigneurial, ils se prononcèrent pour le maintien des lois civiles et des coutumes françaises.

Tout de même, peu à peu les gouverneurs créèrent de nouvelles fonctions qui remplacèrent le rôle du seigneur. Comme en Angleterre, nous eûmes des baillis et des sous-baillis (1766) et le grand voyer (1777), ministres en quelque sorte de la justice et de la voirie, puis un député dans chaque district; et au lieu de seigneurie, les nouvelles concessions de la couronne prirent le nom de township ou canton, d'abord peuplées surtout d'Anglophones. Au grand voyer, on adjoignit le capitaine de milice dans chaque paroisse, espèce de sûreté municipale. Celui-ci avait droit à un ou deux canons et à un mât - un mai - où il hissait le drapeau. Ce qui en imposait beaucoup, on l'imagine bien.

Au grand voyer et au capitaine de milice, furent bientôt adjoints (1799), les juges de paix, ministres de la justice, quoi! pour les districts de Montréal, Trois-Rivières et Québec. Joliette-De Lanaudière faisait partie du district de Montréal. En 1818, date importante- 5 ans avant Joliette-, le régime municipal s'ébauchera: tout village de 30 maisons pourra élire 5 syndics ou personnes, responsables et aptes à passer des règlements sur un grand nombre de sujets...; 14 ans plus tard, soit en 1832, le grand voyer- le ministre de la voirie -, qui devait difficilement en venir à bout, fut remplacé par des commissaires de chemins dans chaque comté, avec un commissaire dans chaque paroisse... Tout ce monde-là dépendait d'un préfet ou gardien de district. Le rôle des 242 seigneurs, on le voit, était pas mal changé.

Après avoir décrété, en 1831, que les paroisses civiles et religieuses seraient les mêmes, on créa en 1841, des districts municipaux: 22 en 1841, et 2 en 1842. A leur tête, on élisait des officiers municipaux de paroisse et de township, secondés par un ou deux conseillers. Ces personnes élues se réunissaient sous la présidence d'un préfet nommé, lui, par le Gouvernement. Ces gens-là s'occupaient des chemins et des ponts. - Etait-ce efficace?... Trois ans après, en 1845, on créait 341 municipalités de paroisse et de townships. En 1847, nouveau changement: on remplaçait les municipalités de

paroisse et de township par des municipalités de comté. En 1855, autre changement: 450 municipalités, à peu près telles que nous les connaissons aujourd'hui. L'année précédente, on avait aboli presque partout le régime seigneurial.

Comment s'appelle l'endroit où siège le Conseil municipal?

Le Conseil municipal se compose d'un maire et de six conseillers élus par le peuple. Il siège à dates fixes prévues par le Code civil, habituellement le premier lundi du mois.

L'endroit où il se réunit et qui abrite l'administration municipale s'appelle soit Hôtel de ville, soit Mairie. "Hôtel de ville", s'il y a d'abord une ville et un édifice où siège l'autorité municipale. Si l'on n'a ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire ni ville ni édifice, comme dans la plupart de nos municipalités, qu'on dise donc simplement "mairie". Ce sera vrai et moins prétentieux.

Comment s'appelaient autrefois les comtés de notre région?

Précisons que cette désignation de "comté" nous vient de l'Angleterre, qui elle, la tenait du Moyen Age européen. A cette époque, le roi, qu'il fût français, italien, allemand etc... confiait un territoire à un comte: ce mot vient du latin "comes-itis", un compagnon qui, en son nom s'occupait du territoire. On en a fait le mot "comté".

Un député est donc un compagnon élu, choisi pour surveiller les intérêts d'un certain nombre de personnes réunies dans tel territoire. Depuis 1972, il faut 30,000 citoyens dans tel secteur pour former un comté et élire un député.

Nos comtés ont souvent changé de nom. Celui de Terrebonne-L'Assomption s'appela d'abord Effingham; celui de Montcalm, Leinster (Linstère, comme disaient les

gens), et Joliette-Berthier, Warwick (Warrick selon certaine carte). Tous des noms anglais, comme celui des cantons du nord. Ils provenaient de l'Acte constitutionnel de 1791 qui avait divisé le Canada en deux parties: le Haut et le Bas-Canada. Ce dernier- la Province de Québec -comprenait 27 divisions électorales ou comtés. En 1829, apparut le comté de L'Assomption, mais, en 1841, Leinster engloba à nouveau L'Assomption et Lachenaie. En 1854, nouveau remaniement: Joliette, Berthier, Montcalm, L'Assomption remplacent Leinster et Warwick.

En 1867, à la Confédération, apparaissent deux gouvernements: l'un, provincial, à Québec, et l'autre, fédéral, à Ottawa. Ici, Joliette-L'Assomption-Montcalm sont fusionnés depuis 1945; à l'autre, Joliette et Montcalm le sont depuis 1973.

PAROISSES RELIGIEUSES ET CIVILES

Quelles paroisses a-t-on érigées? dans les seigneuries de...

Dautré (1637) et de Lanoraie (1657)

Dans ces deux seigneuries qui finirent par n'en faire qu'une, on a taillé les paroisses de Lanoraie (1735); Sainte-Elisabeth (1802); Saint-Félix de Valois (1843); Saint-Thomas (1841); Lourdes (1925); Sainte-Thérèse de Joliette (1947) et Notre-Dame des Prairies (1950). Auparavant, en 1892, on avait créé Saint-Cléophas, paroisse prise entièrement dans la seigneurie de Lanoraie. Les autres faisaient partie des deux.

Saint-Sulpice (1640)

Saint-Sulpice (1706); L'Assomption (1717) (une des

premières paroisses à s'édifier en seconde zone, i.e. en arrière de celles situées le long du Fleuve); puis Saint-Jacques (1774); Saint-Alexis (partie) (1852); Saint-Liguori (1852); L'Epiphanie (1854) (partie); Sainte-Marie-Salomé (1888); Crabtree (1921) (partie); Saint-Gérard de Vaucluse (1905).

L'Assomption (1647)

(Pas L'Assomption qui était de Saint-Sulpice), mais Repentigny, la plus ancienne paroisse de Joliette-De Lanaudière (1679), du temps de Mgr de Laval; Saint-Roch de L'Achigan (1787); Saint-Esprit (1808); Sainte-Julienne (1848); Saint-Alexis (côté ouest de la Grand-Ligne) (1852); L'Epiphanie (partie) (1853); Charlemagne (1906).

Lachenaie (1647)

Lachenaie (1683, fondée par Mgr de Laval); Mascouche (1750); autre tentative de défrichement "dans les terres du haut des seigneuries", Saint-Lin-des-Laurentides (1835); La Plaine (1915); Terrebonne Heights (1950).

L'Île du Pas et du Chicot (1672)

Toute petite seigneurie qui a donné naissance à la plus vieille paroisse du diocèse de Joliette: La Visitation de l'Île Dupas (1704); Saint-Viateur-d'Anjou (1909).

Saurel (1672)

Saint-Ignace de Loyola (1895).

Berthier (1672)

Berthier (1710); Saint-Cuthbert (1765); Saint-Norbert (1849); Saint-Edmond (1889).

Lavaltrie (1672)

Lavaltrie (1716); Saint-Paul (1786); Saint-Charles (Joliette) (1843); Saint-Pierre (1915); Christ-Roi (1935); Saint-Jean-Baptiste (1946).

Ramesay (1736)

Saint-Jean de Matha (1855); Sainte-Emmélie (1870).

D'Ailleboust (1737)

Sainte-Mélanie (1832); Sainte-Béatrix (1861).

Du Sablé (1739)

Saint-Barthélemy (1827).

De Lanaudière-Maskinongé (1750)

Saint-Gabriel (1825) et une partie de Maskinongé (1714) fondé auparavant.

Du régime français, nous comptons donc dans Joliette-De Lanaudière, 2 paroisses du 17ème siècle et 7 paroisses du 18ème siècle. De ce même 18ème siècle, en Régime britannique, nous en comptons 11 puisque 4 ont été fondées entre 1760 et 1800.

Ajoutons que ces 13 paroisses ont toutes été fondées alors que nous relevions de l'Evêque de Québec.

...et dans les cantons de...?

de Rawdon? - Saint-Patrice de Rawdon (1837) et Sainte-Julienne (1849)

de Kilkenny? - Saint-Calixte (1854)

de Kildare? - Saint-Ambroise (1832)

de Wexford? - Saint-Emile d'Entrelacs (1898)

de Brandon? - Saint-Gabriel (1837) et Saint-Damien (1867)

de Chertsey? - Saint-Théodore (1858)

de Cartier et Cathcart? - St-Côme (1867)

De Provost? - Saint-Zénon (1870)

De Chilton et Lussler? - Notre-Dame-de-la-Merci (1888)

Brassard? - Saint-Michel-des-Saints (1864)

de Cathcart? - Saint-Alphonse (1842)

de Lussler? - Saint-Donat (1874)

de Peterborough? - Saint-Charles de Mandeville (1895) et Saint-Didace (1853)

Dans la région de Joliette-De Lanaudière, combien y a-t-il de paroisses?

On en compte 63.

Reconnaissance canonique

Reconnaissance civile

On se demande souvent pourquoi la plupart, sinon toutes nos paroisses anciennes qui, pourtant tenaient déjà leurs registres religieux et civils depuis plusieurs années, n'étaient reconnues ni canoniquement ni civilement? - La réponse est la suivante: depuis 1760, l'évêque catholique romain de Québec, de qui dépendaient toutes les paroisses du Canada n'était pas habilité à ce faire. Il fallut toute une diplomatie patience pour attendre le moment favorable. Mgr Panet se risqua de le faire après 1825, et dans les années suivantes, Lord Alymer les reconnut civilement.

Est-ce vrai qu'il existe dans la région une ville du nom de Kildare?

C'est vrai. Elle n'existe plus (sur plan), depuis quelques années seulement. En effet, voici qu'en 1821, un officier de milice, le major Beauchamp Colclough, commandant militaire à Berthier, songea à son troisième âge et à celui de ses compagnons d'armes. Aussi traça-t-il et fit-il enregistrer par le gouvernement, les plans du "Village cf Kildare" qu'on appelait "Ville", qui s'élèverait entre Saint-Ambroise et Sainte-Mélanie, sur l'espace borné à l'ouest par la route de Joliette, Ste-Marcelline (Petit Moulin), à l'est par la route de Joliette - Sainte-Béatrice, au nord par le Pied de la montagne et au sud par le Rang de Kildare. Elle aurait pu supplanter le jeune village de L'Industrie (Joliette).

Le tracé des rues, des emplacements pour les édifices publics, ...église, bureau de poste, prison, palais de justice, tout y était enregistré. Cependant, même si le site était particulièrement bien choisi et pittoresque, il n'y

eut pas beaucoup d'engouement pour aller s'y établir. Il y eut, toutefois, un certain mouvement pour acheter des terrains, vers 1836 de la part des gens de Sainte-Mélanie. Mais le projet n'eut pas de suite. Et durant plus de 100 ans, nombreuses et inefficaces furent les interventions auprès du gouvernement pour effacer les plans de cette dite ville de Kildare.

Sait-on qu'une paroisse a disparu, engloutie sous les eaux?

En 1929-30, quand on construisit le Barrage Toro à Saint-Michel-des-Saints, on dut submerger les terres occupées par environ 900 personnes autour du Lac Ignace. Ce fut un triste spectacle que de voir toute une population obligée de quitter ces terres fertiles. Ainsi disparaissait la paroisse de Saint-Ignace du Lac fondée en 1904. Son église fut transportée aux Forges du Saint-Maurice. Longtemps les panaches des arbres émergèrent au-dessus de ce nouveau lac dont le pourtour atteint 400 milles.

L'eau ne couvrant pas toutes les fermes, plusieurs cultivateurs revinrent occuper leurs biens. En 1952, un prêtre de Trois-Rivières vint les desservir, et, depuis 1966, le diocèse de Joliette assure le ministère à cette centaine de fidèles dont le nombre atteint 700 durant l'été.

POURQUOI CE NOM DE...?

D'abord, que penser de tous ces noms de saints pour désigner tant de nos paroisses?

Ce n'est pas rien que nos paroisses qui sont désignées par un nom de saint ou de sainte. Non, pas rien que nos paroisses canadiennes-françaises... Ouvrez un dictionnaire ou un guide touristique de pays chrétiens ou de régions fondées par des missionnaires catholiques: les noms de saints et de saintes abondent, pour désigner des lieux, des villes, des villages, des rues, des maisons d'éducation, que ce soit en Russie, aux Etats-Unis, en Amérique latine, en France, en Italie, en Angleterre.- Prenons par exemple, nos voisins les Américains; nombre de leurs villes portent un nom religieux, comme San Francisco, Los Angeles, San Fernando, San Lorenzo, Santa Cruz, Saint-Petersbourg, Saint Augustine. -Les Français, aussi désignent des milliers de leurs villages et de leurs rues sous un nom de saint. Un seul exemple, entre mille: la rue la plus chic de Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré...

Un saint est toujours un personnage qui a tellement nourri l'amour du Seigneur et des autres qu'il est devenu un héros.

Berthier

Le nom de Berthier vient du capitaine Alexandre Berthier, second propriétaire de la seigneurie de ce nom: Le premier en avait été le Sieur Randin. Cet Alexandre Berthier était Sieur de Villemure. La seigneurie aurait pu tout aussi bien s'appeler Villemure. Ce Berthier, était comme son voisin M. De La Noraye, capitaine au régiment de Carignan. Et si la paroisse religieuse s'appelle Sainte-Genève, c'est en l'honneur de la fille cadette du seigneur Berthier, Marie-Genève Berthier. Cela se passait en 1710.

Charlemagne

Charlemagne a été séparé de Lachenaie et de Saint-Paul-l'Ermite au début du siècle, en 1906. Or, le député du temps s'appelait Charlemagne Laurier et était le neveu de Sir Wilfrid Laurier, ce qui ne devait pas nuire... On fait donc accroc à la coutume de recourir au saint patron de tel ou tel personnage pour baptiser un nouvel endroit. Comme Charlemagne n'est reconnu comme saint, seulement en France, on donna directement le nom du grand empereur d'occident à cette nouvelle paroisse.

Chertsey

Le nom de Chertsey date de 1792. Comme tous les cantons divisés ou taillés en arrière des seigneuries, il reçut un nom anglais. Les premiers colons ne s'y établirent qu'aux alentours de 1820, donc près de 30 ans plus tard. Toujours est-il que ce nom de "Chertsey" ou Chertsea rappelle celui d'un village érigé autour d'une abbaye d'Angleterre au VIIème siècle, dans le Surrey.

Pourquoi saint Théodore?- Rappelons que la 1ère chapelle érigée à Chertsey était dédiée à N.-Dame de Bonsecours. Lorsque Mgr Bourget érigea cette paroisse (1858), il lui donna saint Théodore, comme patron, pour récompenser le chanoine Théodore Plamondon, procureur de l'évêque de Montréal, de s'être occupé de cet établissement. Celui-ci, à son tour, pour manifester sa reconnaissance, légua \$100.00 pour l'achat d'une peinture représentant saint Théodore, matyr. Très belle peinture qui a longtemps orné l'église actuelle.

Christ-Roi

La dévotion au Christ-Roi était très populaire depuis 1925. Chaque année, de grands ralliements célébraient la fête. Alors, en 1935, Mgr J.-A. Papineau dédia une paroisse nouvelle au Christ, Roi de l'univers.

Crabtree

Rappelle le nom de cette famille Crabtree qui, au début du siècle, vint bâtir le moulin à papier qui assure la

prospérité de cette agglomération. On a voulu, il y a quelques années, le changer; je me demande bien pourquoi (1921).

L'île Dupas

Le 3 novembre 1672, l'intendant Talon concédait une île en face de Berthier, à Pierre Dupas, sieur de Braché. C'est étrange, on n'entend jamais ce dernier nom.

Comment écrire le nom de Pierre Dupas? Dupas? ou du Pads?- Voici: tous les actes officiels religieux concernant cette paroisse qui est la plus ancienne du diocèse de Joliette, (1704), écrivent Dupas ou du Pas. Or en 1803, dans un volume intitulé **Edits et Ordonnances**, on lit "du Pads". Probablement à cause d'une faute de copiste; faute bien pardonnaable quand on se souvient comment dans l'ancienne orthographe, le 's' qui terminait un mot ressemblait à s'y tromper à 'd'. C'est ce qui arriva. Et l'erreur ne tarda pas à se répandre, puisque l'évêque lui-même, Mgr Plessis, la répéta, et combien d'autres, depuis! Donc Dupas, un seul mot, La Visitation-de-l'île Dupas, pour honorer un grand mystère de la Sainte Vierge.

Lachenaie

Fondée en 1683 par Mgr de Laval, Lachenaie commémore le Sieur Charles-Aubert de LaChesnaye, second seigneur. Il avait acheté en 1670, son territoire de Pierre-Le Gardeur de Repentigny. Jusqu'en 1791, elle ne fut qu'une mission, dédiée à Saint Charles.

Notre-Dame-de-la-Merci

Mission fondée en 1879, elle recevait son premier curé résidant en 1888. Elle honore un des nombreux vocables sous lesquels on invoque la Sainte Vierge.

Lanoraie

Le nom de Lanoraye rappelle celui à qui une partie de la seigneurie du même nom fut concédée en 1688, le Sieur Niort de Lanoraye, officier du régiment de

Carignan. Il n'y eut paroisse de Lanoraie, Saint-Joseph de Lanoraie, seulement qu'en 1735. Le 1er curé semble en avoir été un récollet, le P. B. Resche. Il y eut plusieurs églises à Lanoraie; l'actuelle en est la 4ème, les autres ayant été incendiées. La dévotion à Saint Joseph a été en honneur dès les premières heures du pays. D'ailleurs, il est le patron du Canada.

L'Assomption

L'érection religieuse d'une paroisse a presque toujours précédé son érection civile. Au Canada français, quand celles-ci se firent en 1831-35, on conserva le nom religieux. Mais à L'Assomption, ce ne fut pas tout à fait pareil. Le premier nom populaire en était Le Portage, à cause du sentier qu'empruntaient les voyageurs en canot; pour éviter de faire le tour de la presqu'île, ils y faisaient le portage de leurs canots. Quand la paroisse fut érigée, en 1717, on lui donna le nom du saint patron du 1er curé, l'abbé Pierre LeSueur, auparavant curé de Saint-Sulpice. Le Portage devint donc Saint-Pierre du Portage. Mais tout de suite, vers 1727, à cause de l'importance de la rivière de ce nom, on commença à désigner le bourg par le nom de L'Assomption. Finalement, en 1838, Mgr Lartigue, de Montréal, changea lui aussi, le patron titulaire de la paroisse, laquelle s'appellera désormais Notre-Dame de L'Assomption.

Lavaltrie

A cause du premier seigneur, en 1672, sous l'intendant Talon, Séraphin Margane, Sieur de Lavaltrie. La paroisse de Lavaltrie fut créée, 10 ans après Saint-Sulpice, i.e. en 1716. Pourquoi "Saint Antoine de Lavaltrie?" A cause de la dévotion à Saint Antoine de Padoue, des premiers missionnaires - desservants, les Récollets.

Lavaltrie, autrefois, s'écrivait et se prononçait Lavalterye. La 1ère église se trouvait plus proche du fleuve que l'église actuelle qui date de 1869. Cette église était voisine du manoir De Lanaudière.

L'Epiphanie

Parce que, dit-on, la 1ère messe fut célébrée le jour de L'Epiphanie, en 1854. On rapporte aussi que le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, le procureur des Sulpiciens, l'abbé Brassier était, beau temps mauvais temps, tempête des Rois ou pas, fidèle à venir recueillir les redevances des censitaires de la seigneurie de Saint-Sulpice, au moulin de L'Achigan, qui se trouvait sur le territoire de la future paroisse. Aussi, en 1853, Mgr Bourget érigeait-il la paroisse sous ce nom qui était bien liturgique, d'ailleurs. Rappelons qu'il y eut lutte à livrer pour ériger la paroisse de L'Epiphanie. A la 1ère requête, Mgr Bourget avait refusé, alléguant qu'ils n'étaient que 469, donc pas assez nombreux. Alors, durant 2 ans 1/2, ils convinrent des habitants de Mascouche, Saint-Roch et Saint-Jacques de se joindre à eux. Et ils obtinrent gain de cause.

Lourdes

Evidemment, ce n'est pas à cause de la ressemblance géographique du lieu avec celui de Lourdes, en France. C'est pour une toute autre raison. Depuis 1846 ou 48, dans le rang de Sainte-Emmélie, à Sainte-Elisabeth, il y avait une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bonsecours, dévotion, on le sait, très populaire à Montréal depuis Marguerite Bourgeoys, et à Joliette, depuis les débuts. Quand il fut question d'ériger une paroisse dans ce territoire, on songea à la dédier à la Sainte Vierge et puisque la dévotion à Notre-Dame de Lourdes prenait de l'ampleur, l'évêque, Mgr Forbes, la lui dédia tout simplement. C'était en 1925.

Mascouche

Le mot "Mascouche", est un nom amérindien qui signifie "Ours noir", d'après Michel Bélanger. Selon d'autres, le mot voudrait dire "plaine unie". De toute façon, Mascouche est située dans une plaine unie, et il se pourrait qu'autrefois, il y eut des ours noirs quand la forêt couvrait le territoire. Très vieille paroisse, elle date de 1750. Cependant, elle était habitée avant cela, puisque le

superbe manoir des Le Gardeur de Repentigny y fut construit avant 1700.

Notre-Dame des Prairies

Quand Mgr J.-A. Papineau érigea cette paroisse en 1950, il voulait manifester sa dévotion à la Sainte-Vierge, connue dans le monde entier sous le nom de Notre Dame et lui ajouta "des Prairies", d'après le nom du rang qui existe depuis toujours, à Joliette.

Rawdon

C'est étrange, mais il arrive souvent qu'on ne puisse expliquer tel ou tel nom de paroisse. A propos de Rawdon, on dit et écrit souvent qu'il s'agissait d'honorer un certain lord anglais, Lord Rawdon. Je le voudrais bien, mais il n'a jamais eu aucun rapport avec ce territoire. M'est avis qu'on a simplement voulu rappeler la mémoire de ce personnage quelque part dans l'Empire Britannique. La supposition que je soutiens le plus, c'est qu'on a voulu perpétuer le souvenir d'un village de Yorkshire (Angleterre) comme on a Nouvelle-France, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Nouvelle-Angleterre, New York, New Haven, Nouvelle-Calédonie et tous ces "Nouveau" et "Nouvelle". On veut se donner l'impression de retrouver la patrie absente, c'est bien naturel.

Est-ce que la paroisse religieuse catholique de Rawdon a toujours eu saint Patrice comme titulaire?

Non. Ce titulaire a souvent changé dans les débuts vers 1830, lorsqu'il était question de bâtir une église sur un site qui, lui aussi, était changeant. Probablement à cause de la fluctuation de la population, on se demandait s'il y aurait plus de fidèles à Kildare que sur le site actuel du village de Rawdon. Aussi fut-il question de bâtir plutôt dans Kildare de Rawdon qu'à Rawdon même. Et le titulaire de cette église fut d'abord saint Philippe en 1831, puis en 1832, Saint-Grégoire. Pourquoi? Serait-ce à cause de la facilité à traduire en anglais ces deux noms, je ne le sais pas. En tout cas, il y eut Saint-Philippe de Kildare. En 1837, Rawdon devient paroisse avec l'Immaculée Con-

ception comme patronne. En 1845, Mgr Bourget lui donnera saint Patrice, probablement pour plaire aux Irlandais. Et enfin, en 1956 ou 57, Mgr Papineau lui adjoindra Marie-Reine du monde, sur demande expresse du curé Mgr Vincent Piette dont la dévotion mariale était fort grande.

Repentigny

Repentigny, la plus vieille paroisse de la région, remonte à 1679, au temps de Mgr de Laval. Ce nom lui vient du premier seigneur à qui ce domaine fut concédé. Remarquons que la seigneurie de Repentigny concédée en 1647, fut réduite à une languette de terre qui portait le nom de Repentigny, la paroisse d'aujourd'hui: le reste devint seigneurie de Lachenale. Le seigneur s'appelait Pierre LeGardeur De Repentigny; il était l'aîné de 21 enfants: 18 garçons - 3 filles. Plusieurs porteront par la suite le nom de leur territoire ou fief. C'est ainsi qu'un LeGardeur s'appellera DeRepentigny, un autre, de Courtemanche, un autre, de Saint-Pierre, un autre de Tilly etc. Le pont du Bout-de-l'île, inauguré en 1939, rappelle le nom complet du premier seigneur, Pierre Le Gardeur, seigneur de Repentigny, fils de J.-Baptiste Le Gardeur de Repentigny et de Marguerite Nicolet. La titulaire en est la Vierge Marie, dans le mystère de sa Purification.

Saint-Alexis

Rappelons que pour choisir un nom à une paroisse, l'évêque choisissait ou choisit encore un nom en rapport avec le saint patron de quelqu'un dont on veut perpétuer le souvenir ou encore un nom en rapport avec une dévotion particulière qu'il veut développer. D'ailleurs, la chose s'est faite depuis toujours en chrétienté. Ce qui explique beaucoup de noms de nos rues, de nos rangs, de nos écoles, non seulement ici, mais en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Russie, partout quoi!

A Saint-Alexis, en 1852, quand il s'est agi de fixer les limites de la nouvelle paroisse, Mgr Bourget délégua son

chancelier, le chanoine Frédéric-Alexis Truteau. Pour perpétuer sa mémoire, il baptisa simplement la nouvelle paroisse du nom de Saint-Alexis.

Saint-Alphonse

C'est étrange: quand on donna le nom à ce charmant village, le patron n'était pas encore canonisé. Et la paroisse était désignée sous le nom de Bienheureux-Alphonse: cette appellation se trouve dans une lettre de Mgr Bourget -"il s'en allait, écrivait-il, à la paroisse du Bienheureux-Alphonse..." Pourquoi tenait-il tant à ce nom quand il l'érigea en 1858, alors qu'il y avait à quelques milles de là, une autre paroisse dédiée à saint Alphonse -celui de Liguori? -Peut-être parce que l'habitude était prise de désigner cette dernière sous le nom de famille de Liguori?- Probablement. Toujours est-il que lorsqu'il convertit la mission du Bienheureux-Alphonse-Rodriguez en paroisse-, il l'appela Saint-Alphonse qui venait peut-être d'accéder à la canonisation.

Saint-Ambroise

Saint-Ambroise n'a pas été le 1er nom de cette paroisse. Au moment où l'évêque de Montréal, Mgr Lartigue, se demandait s'il devait fonder une ou deux paroisses au nord de Saint-Jacques dont le curé desservait les Anglophones de Rawdon, il fut question d'ériger une église dans Kildare. On opta pour deux paroisses: Saint-Ambroise en 1832 et Rawdon, en 1837. Cependant, ce ne fut pas le 1er nom: il y eut d'abord, Saint-Jacques-le-Mineur à cause de la parenté avec le voisin Saint-Jacques-le-Majeur; ensuite Saint-Philippe de Kildare un autre apôtre, (1833-1839); finalement, le grand évêque Ambroise de Milan fut choisi, probablement parce qu'un rang s'appelait déjà Sainte-Mélanie, Mélanie était contemporaine de Saint Ambroise.

Saint-Barthélemy

La paroisse de Saint-Barthélemy a été fondée en 1827, dans une partie de la seigneurie de Louis-Adrien

Dandonneau, Sieur Dusablé. Pourquoi ce saint patron? Serait-ce parce que Mgr Lartigue, représentant à Montréal de l'évêque de Québec, voulait mettre comme gardien des lointaines limites nord-est de son futur diocèse un apôtre qui, dit-on est mort loin de Jérusalem, aux Indes? Je ne le sais pas.

Sainte-Béatrix

C'est pour honorer la mémoire de Béatrice Panet, fille du seigneur d'Ailleboust. Béatrix, Béatrice? ...il semble bien qu'il y ait deux manières d'écrire le nom de cet endroit enchanteur.

Saint-Calixte

Quand, on détachera la partie nord de Saint-Lin pour fonder une nouvelle paroisse, en 1854, on songera, semble-t-il, tout naturellement à donner, là aussi, comme à la paroisse-mère, un nom des 1ers papes et l'on choisira saint Calixte, du 3ème siècle.

Saint-Charles-Borromée, paroisse cathédrale de Joliette.

Ce patron rappelle le patron de Mme Barthélemy Joliette, Charlotte De Lanaudière. La paroisse fut fondée en 1843 et l'église fut donnée par M. et Mme Joliette. C'est ce patronage qui explique la fréquence du nom de Saint-Charles à Joliette: municipalité, rue, Hôpital etc. Un monument dans le parterre de l'Evêché de Joliette s'élève sur le site de cette première église.

Saint-Charles de Mandeville

Cette paroisse n'appartient au diocèse de Joliette que depuis 1966. Cette année-là, le diocèse de Trois-Rivières, pour raisons géographiques, la remettait à Joliette. Il l'avait dirigée depuis 1895. Elle porte le nom de Saint-Charles en souvenir du curé de la paroisse-mère, Saint-Didace-. M. Charles Turgeon, et "de Mandeville", en souvenir de Maxime Mandeville, l'un des premiers résidents.

Saint-Cléophas

Saint-Cléophas ayant été fondé en 1892, il se peut que ce soit pour honorer la mémoire du député Cléophas Beausoleil... Or, on trouve autre chose dans P.-G. Roy. "Ce fut quelques jours avant sa mort que l'archevêque de Montréal, Mgr Fabre, donna ce nom à cette nouvelle paroisse. L'archevêque étant très malade, on faisait beaucoup de prières pour obtenir sa guérison. Les prêtres de l'archevêché firent une neuvaine à l'Enfant-Jésus de Prague- cette statue qu'on trouvait autrefois dans la plupart des foyers. Or, un soir de la neuvaine, on demanda à Mgr quel nom il voulait donner à la paroisse en projet. Il répondit ceci: "celui d'un disciple d'Emmaüs, Cléophas. Parce que c'est lui qui a invité le Seigneur à rester avec eux autres... Actuellement, vous me dites, vous aussi, de rester avec vous... J'aimerais donc que ce soit Saint-Cléophas, et que dans l'église il y eût un autel dédié au Saint-Enfant de Jésus de Prague". Et voilà, comment saint Cléophas est honoré dans nos parages.

Saint-Côme et Saint-Damien

C'était deux compagnons médecins, des Syriens. On les cite toujours ensemble. Martyrisés sous Dioclétien au 2ème siècle, ils sont les patrons des médecins.

La paroisse de Saint-Côme fut fondée en 1867, sous le nom et dans le canton de Varennes, et celle de Saint-Damien, deux ans plus tard, 1869. Pourquoi le nom de Côme a-t-il été retenu?- On ne le sait pas précisément. Mais on trouve dans la partie nord du diocèse de Joliette une série de saints et saintes de la primitive église. C'est probablement dans cette liste-là que Mgr Bourget et les évêques suivants sont allés puiser: Saint-Ambroise, Sainte-Mélanie, Saint-Théodore, Sainte-Béatrix, Sainte-Marcelline, Saint-Lin, Saint-Calixte, Saint-Emile, autant de noms des saints les plus anciens.

Connaissant la coutume de grouper les patrons qui avaient des traits communs, on pouvait donc s'attendre à trouver une paroisse du voisinage qui porterait le nom de

Saint-Darnien, une fois que Saint-Côme fut choisi. Et de fait, Saint-Damien apparut, en 1869, deux ans après.

Saint-Cuthbert

Saint-Cuthbert fut détaché de Berthier en 1765. Or, le seigneur en était nul autre que James Cuthbert, depuis 4 ans. En 1765, son prédécesseur à la seigneurie de Berthier M. Courthiau, avait donné aux habitants de la rivière Chicot, 6 arpents de terre pour y construire une église et un presbytère. Même si M. Cuthbert était protestant, il ajouta une terre de 34 arpents aux 6 déjà donnés. Mais, à une condition, dit-on, que la future paroisse s'appelle Saint-Cuthbert. Belle manifestation, n'est-ce pas, de bonne entente, d'esprit ouvert?

Saint-Donat

Cette paroisse a célébré son centenaire en 1974 et elle ne fut érigée canoniquement qu'en 1911. Pourquoi saint Donat, comme patron? C'est un prêtre romain.

Saint-Edmond

Saint-Edmond existe depuis 1889. Pourquoi ce saint patron? - Simplement parce que le curé qui fut chargé de fonder cette desserte- le curé de Saint-Barthélemy- s'appelait Edmond Moreau. Quand on sait combien les évêques de Montréal aimaient à regrouper les saints de même catégorie, ce nom attirait. Saint Edmond était précisément évêque, à Cantorbéry, en Angleterre, comme saint Cuthbert et saint Norbert, les saints patrons des paroisses voisines.

Sainte-Elisabeth

Une tradition veut que ce soit un ruisseau qui d'abord portait ce nom, dans la seigneurie de Berthier, dont le territoire de la future paroisse faisait partie. Quand il fut question de paroisse, (1802), on n'eut donc qu'à prendre le nom de Sainte-Elisabeth qui, déjà, depuis 1797 au moins, identifiait l'endroit. Il s'agit de Sainte-Elisabeth de Hongrie.

Doit-on dire Bayol ou Bayonne pour désigner la rivière de Sainte-Elisabeth?

Combien de noms n'avons-nous pas inconsciemment ou non déformés? Le nom de Bayol en est un exemple. Le vrai nom est bel et bien Bayonne. Mais pourquoi Bayonne?- Parce que cette petite ville, sise à la frontière franco-espagnole, n'était ni plus ni moins que la patrie du seigneur de Berthier, Pierre de Lestage. Lui aussi, comme tant d'autres, et bien normalement, a voulu rappeler par ici le nom de sa patrie d'origine, en donnant son nom à une rivière, dont les rares îlots lui rappelaient peut-être cette petite île des Faisans, près de Bayonne, dans la Bidassoa, sur laquelle, Louis XIV était venu recevoir sa future épouse, l'infante Marie-Thérèse. Et voilà, comment, sur les bords de la Bayonne, on peut se remémorer les grandes heures de l'histoire de France et son traité des Pyrénées en 1659.

Sainte-Emmèlie-de-l'Energie

Nom pittoresque entre tous et historique. Voici comment: Jean-Antoine Leprohon, de Joliette, s'établit en 1854, sur les bords de la petite rivière qui fut nommée Leprohon, de même que l'endroit. Etant donné, dit-on, que le fondateur réclamait toujours "de l'énergie" de la part de ceux qui voulaient s'y rejoindre, on appela l'endroit "L'Energie" (comme on avait L'Industrie). Puisque son épouse portait le nom d'Emmèlie, pourquoi ne pas donner son nom à la future paroisse? Et on proposa Sainte-Emmèlie des Monts. Cependant, la population ne l'accepta point et on eut Sainte-Emmèlie-de-l'Energie.

(Parce que ce n'est pas le féminin d'Emile, je crois qu'il faut écrire avec deux "m" et bien dire "Sainte-Emmèlie-de-l'Energie" (avec traits-d'union).

Saint-Esprit

Quand la partie nord des terres de M. Roch St-Ours du Saint-Esprit, seigneur de Lachenaie, voudra s'ériger en paroisse, et se détacher de Saint-Roch, on l'appellera

Saint-Ours du Saint-Esprit à cause du propriétaire et de la rivière qui y passe. Cela se faisait en 1808.- Cependant, cela faisait deux paroisses de Saint-Ours dans le diocèse de Montréal. Alors, en 1838, Mgr Lartigue réduisit le nom à Saint-Esprit. Cela se passait en même temps que le nom de Saint-Pierre du Portage était changé en celui de L'Assomption.

Saint-Félix

Pourquoi avoir choisi saint Félix de Valois en 1843? Bien difficile à préciser. Est-ce que Mgr Bourget a choisi ce nom parce que ce saint venait d'être canonisé? C'est fort possible: il l'a fait pour Saint-Michel-des-Saints, à la canonisation duquel il venait d'assister à Rome. Ce serait tellement plus simple, n'est-ce pas, si lors de l'érection d'une paroisse, on écrivait quelque part, le pourquoi de tel ou tel choix...

Saint-Gabriel

Comment expliquer le nom de **Brandon** à qui l'on a ajouté le nom de **Saint-Gabriel**?

Ce nom anglais de Brandon fut donné vers 1790, au moment où, derrière les seigneuries, on taillait de nouveaux domaines dans les terres de la Couronne pour y loger les Loyalistes américains qui venaient s'installer au Canada, afin de rester fidèles, loyaux, "loyalistes" à l'Angleterre. Le nom de ces cantons de cette époque sont tous anglais, pour rappeler, soit une région, soit une ville d'Angleterre, d'Irlande ou d'Ecosse. Brandon désigne une ville et un village d'Angleterre.- Rappelons ici qu'une partie de Saint-Gabriel était dans la seigneurie De Lanaudière, du côté du Lac Maskinongé. C'est en 1817, que les 1ers colons s'établirent sur les bords du Lac Maskinongé, dirigés ou organisés par Bernard Monday, à qui on a élevé un monument à Saint-Gabriel qui, s'est d'abord appelé Saint-Marcel.

Ce fut une mission anglicane, puis, de 1836 à 1850, l'église catholique y établit une mission: en 1850-1851, ce devint paroisse sous le titre actuel, à cause de qui ou de

quoi, on se le demande.

Saint-Gérard-de-Vauchuse

P.-G. Roy nous dit ceci: "Ce nom de Vauchuse fut désigné par le P. Prisque Magnan, O.M.I. à son retour d'un voyage en Europe où il avait visité la Chartreuse de Vauchuse, dans le département du Jura, en France".

Mais qu'avait à faire le P. Magnan dans le choix d'un nom? - P.G. Roy dit qu'il était Oblat de Marie-Immaculée, Provincial de sa communauté et originaire de L'Assomption dont Saint-Gérard fut démembré. Il suggéra ce nom à ce territoire où il était peut-être né, Saint-Gérard-Majella. Parce que Mgr Bruchési, de Montréal, avait assisté à sa canonisation à Rome, et avait promis à Pie X, de confier à ce saint le patronage de la première paroisse qu'il formerait à son retour. Cela se passait en 1904.

L'île Saint-Ignace

Ce nom vient de Champlain, nous dit P.-G. Roy. D'autres l'attribuent à M. de Montmagny qui voulait honorer le P. Le Jeune, jésuite de la première heure, son contemporain. De toute façon, c'est bien depuis le début du XVIIème siècle que cette île, en face de Sorel, rappelle le souvenir des missionnaires Jésuites arrivés au pays, on le sait, en 1625, 10 ans après les Franciscains-Récollets. L'île faisait partie de la seigneurie de Saurel, depuis 1672. Quand, en 1895, on la détacha de l'île Dupas pour l'organiser en paroisse, il n'y avait, évidemment pas moyen de lui donner un nom autre que celui sous lequel elle était désignée depuis près de 200 ans.- Cependant, je me demande bien pourquoi, sur les cartes topographiques, on y désigne le bureau de poste sous le nom d'Alençon?

Saint-Jacques de la Nouvelle-Acadie, puis, -de-L'Achigan

Saint-Jacques rappelle le patron du curé de L'Assomption, qui établit dès 1766, les premiers Acadiens

au fond de la seigneurie de Saint-Sulpice, l'abbé Jacques Dugeay, et Nouvelle-Acadie, pour rappeler la patrie d'où ils avaient été déportés. En 1832, probablement à cause de la confusion provoquée par l'autre Saint-Jacques-de-L'Acadie, on la fit enregistrer officiellement, lors de l'incorporation civile, sous le nom de Saint-Jacques-de-L'Achigan. Pourquoi "de-L'Achigan" probablement à cause de la principale route qui y conduisait en partant de L'Assomption, et qui s'y appelle encore Boulevard-de-L'Achigan. Depuis 1917, le seul nom officiel de Saint-Jacques est Saint-Jacques, tout court.

A la demande expresse du chanoine Groulx, notre historien national, j'ai publié avec le P. G. Courteau, S.J. l'histoire de Saint-Jacques, sous les deux anciens noms. Il nous suppliait, le P. Courteau et moi, de faire revivre le beau vieux nom, sous lequel la paroisse de Saint-Jacques a connu ses plus beaux jours.

Saint-Jean-Baptiste

Presque tous les diocèses canadiens-français ont dédié une paroisse à saint Jean-Baptiste, leur patron. C'est ce que fit Mgr Papineau en 1946.

Saint-Jean-de-Matha

Saint-Jean-de-Matha, (1855). Parce qu'il était le compagnon de vie de saint-Félix de Valois, trinitaire comme lui. Mgr Bourget aimait donner à des paroisses voisines des patrons qui avaient des traits communs.

La Plaine

La Plaine, Saint-Joachim de la Plaine, c'est presque évident. Une partie de cette paroisse a été détachée de Saint-Lin, et l'autre, de Sainte-Anne des Plaines: sainte Anne, était l'épouse de saint Joachim: pourquoi l'en séparer? Et peut-être parce qu'il y avait moins de plaines dans cette partie, que dans la voisine, on a mis le nom au singulier... Saint-Joachim de la Plaine.

Sainte-Julienne

En 1848, Mgr Bourget érige une paroisse à qui il donne, comme patronne, Sainte Julienne Falconieri, probablement pour favoriser la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs, dévotion chère à cette sainte et à Mgr Bourget.

Saint-Liguori

Joliette-De Lanaudière a deux paroisses rapprochées qui ont un saint Alphonse, comme patron, pas de la même famille cependant; l'une s'appelle Saint-Alphonse de Rodriguez, et l'autre, Saint-Alphonse de Liguori, habituellement désigné sous le simple nom de Saint-Liguori qui s'écrit.- il est nécessaire de le rappeler: Liguori... Pourquoi ce nom?... Probablement à cause de la canonisation récente d'Alphonse de Liguori.

Saint-Lin-des-Laurentides

Cette ville fut d'abord un village du nom de Saint-Lin de Lachenaie, parce qu'il fut taillé dans la seigneurie de Lachenaie, en 1835. Pourquoi, le nom de ce pape? Uniquement, parce que dans ce temps-là, la paroisse voisine qui devint bientôt L'Assomption (1838), s'appelait Saint-Pierre du Portage. Saint Lin fut, on le sait, le successeur de Saint Pierre.

Saint-Lin fut bientôt désigné sous le nom de Saint-Lin des Laurentides et actuellement, uniquement par celui de "Ville des Laurentides". (Combien de villes ne pourraient-elles pas géographiquement en faire autant?)

Sainte-Marcelline

Quand on bâtit une chapelle dans la mission de Radstock en 1904 on lui donna Sainte Marcelline comme patronne, puisqu'elle était la soeur de saint Ambroise, titulaire de la paroisse voisine.

Sainte-Marie-Salomé

Mgr Bourget aimait beaucoup rappeler la mémoire

des saints et saintes d'une même famille, ou encore celle de ceux qu'une amitié avait unis. Pourquoi Sainte-Marie-Salomé? - Uniquement à cause de la parenté entre saint Jacques le Majeur et cette sainte femme qui assista à la mort du Sauveur. Elle était la mère de l'apôtre saint Jacques. Donc, Mgr Fabre n'a pas hésité à donner à la paroisse-fille de Saint-Jacques-de-L'Achigan, le nom de sa mère. En donnant ainsi une patronne qui est un personnage de la Bible, l'évêque faisait plaisir aux Acadiens, parce que ceux-ci affectionnaient beaucoup les noms bibliques, comme Abraham, Moïse, Sinaï, Siméon, David, Jean-Baptiste et chez les femmes, Elisabeth et Marie.

L'Etoile du Nord, 30 août 1888, rapporte que cette nouvelle paroisse portera le nom de Sainte-Marie-Salomé de Port-Royal. Ceci confirme ce que j'ai toujours soutenu: les Acadiens de la région venaient plus de Port-Royal que de Grand-Pré.

Sainte-Mélanie

Parce qu'une fille du seigneur du lieu s'appelait tout bonnement Charlotte-Mélanie Panet. D'ailleurs sainte Mélanie était contemporaine de saint Ambroise, titulaire voisin.

Ce fut d'abord le nom d'un rang, qu'on appelait même "paroisse de Sainte-Mélanie".

Saint-Michel-des-Saints

Cette paroisse fut fondée en 1864, grâce, on le sait, aux efforts surhumains et pittoresques du curé Léandre Brassard qui, avec le curé Stanislas Provost, de Saint-Alphonse, furent de vrais curés Labelle dans le nord de Joliette-De Lanaudière. Les deux rêvaient même d'appeler ce coin-là, la Mantawanie, du nom de la Mattawin qui y coule. Les deux curés exploraient la région, ouvraient des chemins, faisaient rapports et discours, publiaient des articles sur la colonisation. - Toujours est-il que lorsqu'il s'est agi de donner un nom à ce qui est aujourd'hui Saint-Michel-des-Saints, Mgr Bourget, choisit ce saint parce qu'il avait assisté à sa canonisation, par

Pie IX. Mgr Bourget multipliait, on le sait, les marques de sa dévotion envers Rome. C'est ce qui explique en grande partie cette série de saints romains dans notre région.

Saint-Norbert

Saint-Norbert date du siècle dernier, en 1849. Pourquoi ce nom? - A cause du voisin Cuthbert, qui lui aussi, était évêque en Angleterre au Moyen Age. On sait combien Mgr Bourget aimait à donner à des paroisses voisines, des patrons qui avaient des traits communs de parenté, de fonctions ou d'amitié, ou simplement contemporains.

Saint-Paul

Précisons que le véritable nom ecclésiastique est plus pittoresque: "La conversion de Saint-Paul". Ce nom devient encore plus vénérable si l'on songe que c'est l'évêque de Québec, Mgr Mariauchaud d'Esglis qui lui donna ce patronat, en 1786. Alors, ce n'était qu'une mission desservie tantôt par Lavaltrie, tantôt par L'Assomption qui s'appelait Saint-Pierre du Portage... Or saint Pierre, en ecclésiologie n'est pas séparable de Saint-Paul... Et l'on eut Saint-Paul de Lavaltrie et plus tard, de L'Industrie quand M. Joliette fonda sa ville. Ce nom de Saint-Paul d'Industrie est encore celui du bureau des postes.

Saint-Paul-l'Ermite

Paroisse détachée, en 1856, de Repentigny, L'Assomption, L'Epiphanie, Lachenaie et Mascouche, il semble bien difficile de savoir pourquoi cet ermite a été choisi. L'évêque choisissait lui-même un nom en rapport avec le saint patron de quelqu'un qu'il voulait honorer, ou encore le nom d'un saint, qui avait eu quelque lien avec le saint patron d'une paroisse voisine. On le voit bien pour plusieurs paroisses de la région.

Saint-Pierre de Joliette

Comment séparer Saint Pierre de Saint Paul? - Saint Paul de Joliette avait perdu Saint-Pierre du Portage qui s'était mué en L'Assomption. Alors, en 1913, on redonna à Saint-Paul un voisin qui s'appellerait Saint-Pierre.

Saint-Roch

Pourquoi Saint-Roch? La réponse est bien simple. Voici: en 1786, le domaine où l'on propose d'élever une église, donc fonder une paroisse, appartient à M. Paul-Roch de Saint-Ours du Saint-Esprit, propriétaire de la seigneurie de Lachenaie. Selon la coutume, on choisit pour désigner une nouvelle municipalité le saint patron d'un personnage; ce qui donnera Saint-Roch de L'Achigan, à cause de la rivière qui y coule. (sans trait d'union).

Saint-Sulpice

Tout simplement à cause du patron de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice, les Sulpiciens, qui, après MM. Cherrier et Le Royer de La Dauversière, devinrent propriétaires de la seigneurie de ce nom. Il y eut donc seigneurie de Saint-Sulpice et paroisse de Saint-Sulpice; celle-ci fondée en 1706, et desservie par Les Sulpiciens, jusqu'en 1776, comme Repentigny et L'Assomption.

Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus

La dévotion de Mgr J.-A. Papineau et du curé-fondateur, l'abbé Félix Gadoury sont à l'origine du choix de cette sainte que tout l'univers honore. Cela se passait en 1947.

Saint-Thomas

Cette paroisse est près de Joliette et antérieure à Joliette, puisqu'elle faisait partie de Sainte-Elisabeth qui fut fondée, elle aussi, avant Joliette, en 1802. Cette partie de Sainte-Elisabeth portait un nom mi-anglais, mi-français, Jersey Nord. Quand il fut question de la baptiser on songea tout naturellement à lui donner comme

titulaire, le nom du patron du curé de la paroisse-mère, l'abbé Thomas Brassard. Et on lui ajouta, "de Voligny", Saint-Thomas de Voligny, pour honorer Louis Voligny, cet officier français établi là, et grand propriétaire de terrains qui en donna quelques-uns pour bâtir une église, un presbytère, un cimetière et une gare. Celle-ci portait le nom de Voligny.

Saint-Viateur

Saint-Viateur on l'a choisi, c'est-à-dire Mgr Alfred Archambault, 1er évêque de Joliette, pour honorer les Clercs de Saint-Viateur, qui dirigeaient le Séminaire et qui ont rendu de si grands services au diocèse de Joliette. Quant à Anjou, c'était déjà le nom du bureau de poste de l'endroit, choisi, lui, pour rappeler une province de France qui nous a envoyé beaucoup de ses familles au XVIIème siècle.

Saint-Zénon

Fondée en 1870, desservie comme mission jusqu'en 1886, cette paroisse porte le nom d'un saint romain. Mgr Bourget avait ainsi confié la garde du nord du diocèse de Montréal à des saints romains, S. Emile, S. Théodore, S. Donat, S. Zénon.

Cantons Brassard et Provost

Ces deux curés missionnaires-colonisateurs mirent tout en branle de 1862 à 1890 à peu près, pour défricher ce qui aujourd'hui fait le bonheur de milliers de résidents et de villégiateurs encore plus nombreux: à savoir Saint-Michel-des-Saints, Saint-Zénon, Saint-Alphonse, Saint-Jean-de-Matha, Sainte-Emmélie, Saint-Côme. Seulement sur le territoire de Saint-Michel, le curé Stanislas Provost rêvait d'y bâtir cinq paroisses. Curé de Saint-Jean-de-Matha, M. Provost voulait que le chemin de fer s'y rendît: il existe même des cartes où le tracé s'y déroule. Il fonda une société d'agriculture en 1889 pour aider ses fermiers. Il avait même fondé **l'Etoile du Nord**, de Joliette, en collaboration avec M. A. Gervais, en 1884.

Le nom de l'abbé Léandre Brassard est attaché à celui de Saint-Michel où il fut curé-fondateur. Tandis que celui de M. Provost l'est davantage à Saint-Alphonse, à Saint-Côme, qu'il fonda, et à Saint-Jean-de-Matha où il fut longtemps curé. Voilà les deux grandes figures de notre clergé que rappellent les noms de ces deux cantons.

Ils ont été les très dignes émules du curé Labelle de la région de Saint-Jérôme.

DES NOMS PITTORESQUES...

S'il faut regarder une carte géographique comme un visage, il faut saluer une ville, un village, une région, comme un personnage. Un personnage qui mérite un nom.

Toute région possède des noms savoureux. La nôtre aussi. En voici quelques-uns.

Comment expliquer les noms de...

Laurentides

On dirait qu'on les a toujours ainsi appelées. Pourtant, non! Cela fait à peine 130 ans qu'elles se nomment Laurentides. C'est l'historien Frs-X. Garneau, qui les a ainsi baptisées dans la 1ère édition de son **Histoire du Canada**, dans le 1er tome, de 1847. On sait que J. Cartier avait appelé Saint-Laurent, notre grand fleuve canadien, parce que c'était en la fête de saint Laurent, le 10 août 1535, qu'il avait commencé à le remonter. Ce

vocable inspira, la création de Laurentie, vers 1930, et Laurentides, depuis 1867, puisqu'il fut accepté officiellement cette année-là. Honneur et gloire à Frs-X. Garneau d'avoir su choisir un nom qui chante si doux et aussi à tous ces anonymes qui, dans chaque région, ont eu l'heur de bien "baptiser" certaines réalités géographiques.

Pointe-à-neuf-pas

A l'extrémité nord du rang de Sainte-Julie, la rivière L'Assomption fait une immense boucle de 6 milles de longueur. Or, au sommet le plus serré de la boucle, la distance se franchit en 9 pas. Alors, pourquoi ne pas l'appeler la Pointe-à-neuf-pas?

Point-du-Jour

Entre Joliette et Lavaltrie-L'Assomption, le rang du Point-du-Jour. Comme c'est beau! Il a, évidemment été baptisé par des poètes de L'Assomption qui s'ignoraient, pour qui ce territoire se trouvait à l'est, au soleil pointant... Peut-être a-t-il été donné par des Indiens?

La Chaloupe

Sur les premiers cadastres, s'écrit toujours en un seul mot. Pourquoi ce nom?... Serait-ce la déformation d'un nom anglais?

Seigneurie

A Sainte-Emmélie, ce rang devait marquer une limite de la seigneurie de Ramesay.

Cordon

Très joli nom, de Sainte-Julienne-Saint-Alexis; marquait la limite nord de la seigneurie de Saint-Sulpice. Se trouve aussi à Saint-Gabriel.

Rang des Prairies

A Joliette, apparaît, dès 1860, peut-être auparavant, avec Base-de-Roc, Vieux Moulin, Côte Visitation. "côte" désigne souvent les bords d'une rivière. Ici, il s'agit de L'Assomption. Ce même mot servira un peu partout à désigner un "rang".

Les Forges

A Saint-Félix. Se nomment ainsi, me dit-on, parce qu'à la fin du siècle dernier, les propriétaires des Vieilles Forges du Saint-Maurice y auraient tenté une exploitation, près d'une chute d'eau et y auraient laissé le nom de Rang des Forges.

Feuille d'érable et Belle Montagne

A Sainte-Emmélie. Jolis noms qui désignent bien leur réalité géographique.

Ruisseau Beaubec

A Saint-Félix, rappelle la présence d'un Indien autrefois.

Continuations

A Saint-Jacques, à Saint-Esprit et à Sainte-Marie, désignaient la continuation du défrichement des terres.

Bel automne

A Saint-Barthélemy serait une déformation de Burlington.

La plupart de nos municipalités ont donné des noms, depuis toujours, à leurs "rangs". L'histoire les explique habituellement. Mentionnons, deux expériences récentes.

La paroisse de Sainte-Marie-Salomé a baptisé vers 1960, toutes ses artères de noms évoquant l'histoire paroissiale. Comme celle de Saint-Paul, d'ailleurs, qui a fait la même chose à l'instigation de M. l'abbé Louis Richard et de M. Ernest Renaud, vers les mêmes années. Pourquoi les paroisses où les "rangs" sont désignés par des chiffres, n'organiseraient-elles pas des concours de toponymie, comme on l'a fait, à Saint-Zénon, en 1972, qui a ainsi vu naître la "coulée des nymphes".

Un nom est toujours plus attrayant, plus humain, qu'une sèche numérotation, si commode soit-elle. D'ailleurs donner le nom de quelqu'un ou d'un événement à une rue, à une route, n'est-ce pas lui élever un petit monument? C'est pourquoi, il importe beaucoup de ne pas "baptiser" à la légère.

Chutes "Monte-à-peine"

Les chutes de Sainte-Mélanie, s'appellent-elles Montapelle ou Monte-à-peine?

La réponse est plus difficile que la question... Les 2 appellations sont populaires. J'ai déjà vu sur une ancienne carte, Monte-à-peine... C'est pourquoi, je favorise ce nom-là... Tout près de Lévis, dans le comté de Bellechasse, il y a un endroit qui porte ce nom de Monte-à-peine, pour désigner la faible pente du fleuve vers l'intérieur; le sol monte en pente faible, à peine... Nos chutes ne sont pas bien hautes... Elles montent à peine... n'est-ce pas?...

Péningue

Le nom semble se perdre dans la nuit des temps... Il semble aussi vieux que celui de L'Industrie... En 1864, le curé Manseau parle de Péningue, comme d'un bel endroit d'excursions.- Il existe deux tentatives d'explication. La première voudrait que ce soit une corruption de l'expression anglaise Pines End... La fin des pins?... Or l'on trouve des pins encore bien plus loin... A moins que l'ex-

pression ne désignât telle plantation à la limite de la seigneurie... c'est très possible. Mais pourquoi en anglais? Peut-être pour la même raison que celle qui désignait souvent L'Industrie, par Industry, Industry Mills, Village of Kildare etc...

L'expression vient-elle de la corruption d'un nom anglais? Il se peut. En 1885, **L'Etoile du Nord** écrit "Peningue Town" qui pour certains, est devenue, Pennington. Finalement, depuis 1972, l'endroit comprend un centre domiciliaire du nom de Péningle, aux confins des "pointes" des seigneuries de D'Ailleboust, de Lavaltrie et de Lanoraie.

Castel d'Autray

Voilà un bel exemple de l'évolution d'un bien beau nom d'un rang de Saint-Félix. Ce territoire appartenait à James Cuthbert, seigneur de Lanoraie, de Berthier et de Dautré. Le dit seigneur était aussi baron de Castle Hill, en Angleterre comme son père. Voulant immortaliser la mémoire de sa patrie anglaise, en même temps que celle d'une de ses seigneuries, il appela ce rang Castle Hill d'Autray. Ce que les francophones ne tardèrent pas à prononcer "castozill". Finalement les autorités municipales de Saint-Félix francisèrent le nom en l'appelant Castel d'Autray, même s'il n'y a aucune trace de château ou castel dans les environs.

Dans le Fleuve entre Berthier-Sorel et le Lac Saint-Pierre, il y a près de 80 îles, quand le niveau de l'eau est bas. Indiquons au moins quelques noms: Dupas, Saint-Ignace, du Castor, de l'Ours, de l'Aigle, de Grace, aux Corbeaux, Madame, la Cavale, à la Pierre, du Bateau, du Moine- qui a donné son nom dans les années 1955 au Chenal et au fameux roman et téléroman dont tous conservent la nostalgie. Et combien d'autres noms que les pilotes des bateaux de plaisance vous énonceront avec humour.

DES MISSIONNAIRES DES DIOCESES ET DES EVEQUES QUELQUES EGLISES QUELQUES CHAPELLES

L'Eglise a toujours considéré comme la première de ses missions, celle d'évangéliser, c'est-à-dire de proposer à n'importe quelle nation ou culture la façon de penser et de vivre de son Fondateur, Jésus-Christ.

Aussi, depuis près de 20 siècles, l'histoire du monde est-elle inséparable de celle de l'Eglise catholique. Un pays était à peine découvert que des missionnaires arrivaient.

On a beaucoup parlé de l'action de ces missionnaires. On discute souvent leur mode d'agir, on le leur reproche même, comme si, placés dans les mêmes contextes, on aurait fait mieux qu'eux.

Toujours est-il qu'en Nouvelle-France, les missionnaires ont accompagné les fondateurs. Jamais nous ne dirons assez combien l'action de l'Eglise a été salutaire et bienfaisante au Canada. Sans elle, qui se serait occupé de l'enseignement, de la santé, des services sociaux et de combien d'autres secteurs comme les coopératives, l'économie etc... etc...?

Ajoutons qu'en 1976 présentement, le diocèse de Joliette compte une population de 141,165 dont 138,128 sont catholiques répartis en 55 paroisses.

La population totale de la région de Joliette-De Lanaudière atteignait 284,267, en 1971. Ce chiffre ne doit pas avoir varié considérablement; le pourcentage de catholiques, non plus.

Enfin, le pourcentage d'Anglophones, la même année, était de 3.4% et celui des autres groupes ethniques, de 2.1%.

Missionnaires

Avant de faire partie de diocèses bien délimités et bien organisés, la Nouvelle-France fut desservie par des missionnaires Récollers-Franciscains (1615) puis Jésuites (1625) qui dépendaient de l'évêque de Rouen, France.

C'est ainsi que dans notre région, l'histoire signale la présence de saint Isaac Jogues qui, dans les années 1640, fit des baptêmes à L'île Dupas, dans le haut de l'île, sur la pointe.

C'est aussi dans l'une des îles de Berthier, l'île Plate, qu'au cours d'une tempête de neige, en 1645, le P. Anne de Noue, jésuite, périt: il se rendait de Trois-Rivières au Fort Richelieu. On le trouva gelé près d'un trou qu'il essayait de creuser dans la neige avec ses raquettes.

Ces îles, étant situées à l'embouchure du Richelieu qui était la Rivière des Iroquois, l'Iroquoisie se trouvant au sud du Lac Champlain, le réservoir du Richelieu, ces îles dis-je, constituaient un stratégique guet-apens naturel. Les Indiens s'y cachaient facilement pour saisir les convois chargés de fourrures qui, des "pays d'En-Haut" via Montréal, descendaient vers Québec. C'est près de là, en 1642, un peu en amont de l'embouchure du Ruisseau Saint-Joseph à Lanoraie (d'après le P. Lucien Campeau, S.J.) que furent saisis deux des Saints Martyrs Canadiens, le P. Jogues et René Goupil, chirurgien, avec leur interprète, Guillaume Couture et quelques Hurons. Ils auraient campé, la nuit précédente, sur l'île-au-Foin. *

Enfin, on sait que des missionnaires itinérants ont célébré les sacrements à Lavaltrie, à Lanoraie et tout le long du fleuve.

Ainsi, le Sieur De LaVérendrye, découvreur des Montagnes Rocheuses posa des actes importants devant le missionnaire-desservant de l'île Dupas. Il y signa son contrat de mariage avec Marie-Anne Dandonneau, fille du seigneur Louis Dandonneau, en présence du gouverneur Vaudreuil, des intendants Raudot, en 1707. Il y fit

* Suggestion: appeler "Jogues" ou "Isaac Jogues" la halte routière sise en face de l'île-au-Foin.

même baptiser son fils. Voici le texte des registres. Il est d'un ancien français savoureux. "L'an mil sept cent dix sept et le neuf novembre a été baptisé par moi soussigné prêtre du Séminaire de Ville-Marie et missionnaire en l'église de la Visitation de la très Ste Vierge delisie du pas- Louis Joseph né du même jour et fils de Pierre Gauthier écuyer Sr de la vérandrye officier du détachement de la marine et marianne dandonneau son épouse, le parrain a été Joseph Dandonneau et la mareine Marie rené Gautier veuve de feu Christoffe dufrau Sr de la gemerey". (Signé) La verandrye et J. dandonneau, Charles de la Goudalie p.m. (Ajoutons que la marraine était la belle-soeur de la Vénérable Mère d'Youville).

Diocèses et évêques

Quels diocèses se partagent Joliette-De Lanaudière?

Trois évêques ont actuellement juridiction sur une partie ou l'autre de notre territoire, celui de Joliette exerçant la sienne sur la majeure partie, soit sur 55 paroisses et 138, 128 personnes; celui de Montréal, sur le triangle qui englobe Saint-Gérard, Saint-Sulpice, L'Assomption, Saint-Paul-l'Ermitte, Repentigny, Charlemagne; tandis que celui de Mont Laurier guide les destinées spirituelles de Saint-Donat qui avait déjà fait partie du diocèse de Montréal puis d'Ottawa.

De 1836 à 1904, nous avons fait partie du diocèse de Montréal. Et avant que celui-ci ne fût érigé, nous appartenions à celui de Québec (1658). Il est émouvant, n'est-ce pas, de songer que Mgr de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, a sanctifié notre environnement. En 1679, il organisait la paroisse de Repentigny, et en 1683, celle de Lachenaie, et combien de fois, ne foula-t-il pas nos rives fluviales quand il montait vers Montréal!

De Québec, nous eûmes une dizaine d'évêques; de-

Montréal, quatre; et de Joliette, cinq: NN.SS.J.-Alfred Archambault (1904-1913); Guillaume Forbes (1913-1928); J.-Arthur Papineau (1928-1968); Edouard Jetté, adm. apostolique (1962-1968) et René Audet (1968-).

Quels furent les évêques ou archevêques de Québec et de Montréal qui nous ont dirigés?

Après Mgr de Laval (1658-1688) et Mgr de Saint-Vallier (1688-1727), nous en eûmes trois qui ne purent se rendre à Québec ou moururent très tôt: Mgr Duplessis de Mornay (1727-1733), Mgr Pierre-Herman Dosquet (1733-1739) et Mgr François-Louis de Lauberivière (1739-1740); Mgr Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, de 1741 à 1760; Mgr Jean-Olivier Briand (1766-1784), Mgr Mariauchaud-d'Esglis (1784-1788), Mgr Jean-François Hubert (1788-1797) (celui-ci fit des visites pastorales à L'Assomption et à Saint-Jacques, comme Mgr Briand d'ailleurs, qui vint à L'Assomption en 1768 et en 1773). Mgr Pierre Denaut, (1797-1806), Mgr Plessis (1806-1825); Mgr Bernard-Claude Panet, (1825-1833) et Mgr Joseph Sinay (1833-1850). C'est avec ce dernier, que Montréal eut enfin un évêque résident. Quelques-uns, on le voit, n'ont eu que de courts épiscopats, 4 ans, 9 ans, 5 ans, 9 ans. Deux cependant ont présidé durant 18 à 19 ans: Mgr Briand et Mgr Plessis. Etant donné l'immensité du diocèse de Québec qui s'étendait de la Gaspésie et des Iles de la Madeleine jusqu'en Ontario, on imagine facilement que les visites pastorales ne se faisaient qu'à tous les 4, 5 ans. Et quelle joie provoquait l'événement!

Quand nous faisons partie du diocèse de Montréal, nous eûmes Mgr Jean-Jacques Lartigue (1836-1840), Mgr Ignace Bourget (1840-1876), Mgr Edouard-Charles Fabre (1876-1896) et Mgr Paul Bruchési (1896-1939).

Eglises

Une civilisation s'exprime par ses arts. Surtout, par l'architecture. Plus précisément par celle de ses temples.

Le Canada n'a pas échappé à cette loi qui est de tous les siècles et de toutes les époques. Une église exprime l'âme d'un peuple.

Foyer spirituel, social, artistique, telle était l'église canadienne durant plus de deux cents ans. C'est pourquoi nos ancêtres ne lésinaient pas quand il s'agissait d'orner le temple du Seigneur: sculptures, peintures, dorure à la feuille, argenterie précieuse, parements somptueux, rien n'était trop beau pour proclamer leur foi. Et leurs églises s'élevaient en harmonieuses proportions, si émouvantes, qu'elles semblent encore surgir du paysage, comme fleurs du terroir canadien.

Plusieurs de ces témoins de la foi et du goût marquant de nos ancêtres ont péri dans les flammes. Beaucoup de leurs objets d'art ont échappé sinon à la proie du feu, du moins à celle des dévastateurs. On peut en voir d'admirables spécimens au Musée d'Art de Joliette.

Notre région apprécie de pouvoir encore admirer quelques-unes de ces précieuses églises des XVIII^e et XIX^e siècles. Nous ne pouvons ici consacrer à chacune une étude exhaustive, mais après une brève description de celle de Repentigny, L'Assomption, Saint-Sulpice, Cathédrale Saint-Charles, St. Andrew à Berthier, Lavaltrie, Saint-Cuthbert, nous décrivons en détail les "quatre grandes" à savoir, celle de Sainte-Geneviève de Berthier, Saint-Paul-d'Industrie, Saint-Félix de Valois et Saint-Alexis.

Nous ferons aussi l'historique de quelques églises de nos frères séparés et de quelques-unes de nos chapelles estivales.

Pour décrire celles de Repentigny, L'Assomption, Saint-Sulpice, Lavaltrie, Saint-Cuthbert et Saint-Barthélemy, nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'étude publiée en juin 1977 par le Ministère des Affaires culturelles du Québec, dans **Les églises du couloir fluvial**.

Les splendeurs de l'église de Berthier-en-Haut

De celle de Berthier, nous reproduisons l'article publié en décembre 1945, dans *L'Estudiant*, Séminaire de Joliette. Le voici: **Les splendeurs de l'église de Berthier-en-Haut.**

Sa construction

Dans notre architecture religieuse du XVIII^e siècle - après les tâtonnements inévitables des premiers bâtisseurs et l'affaiblissement progressif des préférences personnelles et des habitudes locales -, il se produit un phénomène de cristallisation presque analogue à l'institution, plus religieuse que civile, de la commune canadienne. Sous l'influence de quelques prêtres curieux d'architecture et d'art, surtout de l'abbé Pierre Conefroy, curé de Boucherville pendant un quart de siècle, l'Ordinaire de Québec adopte un plan unique, simple et d'exécution facile, susceptible d'ailleurs de nombreuses variantes. une grande nef, large et élevée, fermée d'une fausse-voûte en anse de panier, prolongée à l'orient par un sanctuaire généralement arrondi, et coupée en son deuxième tiers par les deux croisillons d'un transept aussi large que saillant, formant chapelles.

Telles sont les églises actuelles de Saint-Mathias (1784), de Vaudreuil (1787) et de Boucherville (1801), celles de L'Acadie et de Saint-Roch-de-L'Achigan (vers 1803), de Saint-Augustin (Portneuf) (1809), de Lauzon (1830) et de Saint-Anselme (1846); et leur histoire nous apprend qu'elles ont été érigées d'après le plan parangon de l'abbé Conefroy et d'après le devis qu'il avait rédigé avec tant de soin et de précision que les entrepreneurs de l'époque ne pouvaient arguer du moindre oubli ni de la plus anodine ambiguïté pour spéculer sur les *extra*.

Telles étaient, avant leur démolition, leur perte dans les flammes ou ce qu'on appelle poliment leur restauration, les églises de Saint-Martin (île Jésus) et de L'Assomption, de Sainte-Anne-des-Plaines et de Longueuil (1811), des Grondines (1837), de Contrecoeur et de la Baie-du-Febvre (1816), et quelques autres dont on a perdu entièrement le souvenir.

Telle était encore la seconde et actuelle église de Berthier-en-Haut (1), après qu'on en eût terminé le gros oeuvre, en 1787. Elle n'est point orientée vers l'est, il est vrai - et c'est à cette époque, l'un des rares accrocs à la prescription canonique; mais elle réunissait bien alors les caractères de l'église campagnarde chère à monseigneur Briand: vaste nef de cinquante-quatre pieds de largeur et de quatre-vingt-dix pieds de longueur; sanctuaire long de trente-six pieds et presque aussi large que la nef; spacieux transept dont chaque croisillon avait dix-huit pieds de profondeur; et à la façade, un clocher à cheval sur le pignon. Qu'on place, sur la grande église des Becquets (construite elle aussi d'après le plan Conefroy), le clocher de Saint-Mathias, et l'on aura une idée assez juste de l'église de Berthier-en-Haut, telle qu'elle apparaissait aux paroissiens le 22 août 1787, lors de sa bénédiction par Mgr Jean-François Hubert.

Cette église, on y travaille déjà depuis cinq ans. La reddition de comptes de 1782 en fait foi.

Les années suivantes, les entrées sont moins considérables, sans doute parce que la fabrique n'est plus seule à payer les factures; car les syndics perçoivent dans la paroisse une somme de trente-trois mille livres qui, avec les dix mille francs fournis par les marguilliers, constituent une part seulement du coût total de l'édifice: il y faut ajouter l'extraction et le transport des matériaux, les dons particuliers et les corvées des paroissiens L.C.I. 1793.

Chose étonnante, le même curé qui a pris l'initiative de la nouvelle église, l'abbé Noël Pouget, ne semble pas satisfait de son oeuvre; ou bien son goût - ou celui des marguilliers - change en voyant s'élever, à une vingtaine de milles de sa paroisse, les deux magnifiques clochers

(1) La première église a été construite en 1722 et 1724; elle était située au sud de l'église d'aujourd'hui et contenait près de cinquante bancs. Elle devait ressembler beaucoup aux petites églises qui ont surgi un peu partout en Nouvelle-France, sous l'impulsion de monseigneur de Saint-Vallier, entre 1714 et 1727 - notamment celles du Cap-de-la-Madeleine, de Lachenaie, du Cap Santé, de Saint-Pierre (île d'Orléans)... Il n'en sera ici question qu'à l'égard des pièces du mobilier qui ont été construites pour elle et qui lui ont survécu.

de Louiseville. En 1811, à la date du 24 novembre, les fabriciens adoptent la résolution de "*faire deux tours en pierres en ligne du portail de l'église pour y placer les cloches et y employer les revenus de la fabrique et surtout le prix de la vente du vieux presbytère*". Le maçon est un nommé Pelletier; le charpentier répond au nom de Latour. L'un et l'autre se mettent à la besogne sans retard et avec entrain, comme le laissent entendre les copieuses entrées de la reddition de comptes de 1812. L'année suivante, après avoir vendu la croix et le fer-blanc du vieux clocher, on commanda au sieur Huberdeau une croix et un coq, que Louis-Auguste Wolff recouvre de dorure en feuilles; Latour monte les deux clochers, dans l'un desquels on installe une cloche fraîchement débarquée de Londres. La transformation de la façade est à peu près complète.

Les travaux sont à peine terminés que surgissent les déboires. Dès 1818, les murailles des tours se lèzardent de façon inquiétante. Le maçon Pierre Pominville propose un plan de réparation; les marguilliers restent hésitants; puis ils font appel à deux experts, Lafricain et Joseph Courcelles dit Chevalier; ils hésitent encore, et c'est finalement Edouard Cannon, maître-maçon de Québec, qui remet en place la maçonnerie croulante. En même temps, le sieur Pierre Champagne "*rehausse le Pignon quarrément (sic) à la hauteur des tours, avec Corniches et balustrades...*"

Au début de l'année 1821, la façade de Berthier apparaît donc à peu près telle qu'on la voit aujourd'hui? Il n'en est plus ainsi quelques mois plus tard: deux ouvriers lui ajoutent un portique extérieur en bois sculpté et sablé (assez semblable de formes à celui qui orne la façade de l'église de Cap-Santé) - portique qui sera d'ailleurs remplacé en 1855-1856 par un autre, dû cette fois à l'industrie de Dominique Charron dit Ducharme. Ces deux ouvriers, qui ont attaché leurs noms à la sculpture de l'église, sont Amable Gauthier (2) de Saint-Barthélemy, et Alexis Millet

(2) Né à Saint-Cuthbert en 1782, mort à Maskinongé en 1876.

(3) Né à Yamechiche en 1793, mort en 1870.

(3) d'Yamachiche. Ils agissent à Berthier non seulement comme sculpteurs, mais comme architectes. Voyons-les à l'oeuvre.

Vers le milieu du XIXe siècle, il se produit à Berthier le même fait qu'en bien des paroisses canadiennes d'autrefois: l'église devient trop petite; on a beau construire une tribune spacieuse et multiplier les messes du dimanche, les paroissiens sont de plus en plus mal à l'aise dans leur église. Il devient urgent soit de diviser la paroisse - solution désagréable -, soit d'agrandir l'église. En 1843-1844, on se range à ce dernier parti, et on confie l'entreprise à Gauthier et Millet.

Le problème qu'ils ont à résoudre se pose de cette façon: abattre les murailles de la nef et, pendant qu'on soutient temporairement toute la charpente au moyen de béquilles, reporter les murs à l'arasement des tours et des croisillons du transept (c'est l'opération que Victor Bourgeau fera subir en 1849 à l'ancienne église de Varennes et, quelques années plus tard, aux églises de L'Assomption, de Sainte-Rose et de Saint-Jacques). Les nouvelles murailles maçonnées et la couverture prolongée jusqu'aux nouveaux larmiers, on remplace les supports provisoires par des colonnes, on plafonne les bas-côtés, on fait les enduits et on procède aux raccords nécessaires. Construit-on tout aussitôt les tribunes latérales actuelles, nécessaires sans doute pour loger les fidèles, mais moins que gracieuses? On ne sait: les redditions de comptes n'en font point mention.

Quoi qu'il en soit, ce sont là les derniers grands travaux qui affectent, en son architecture, l'église de Berthier; le reste n'est que restauration. Qu'on en examine le portail, les façades latérales ou l'abside, on n'éprouve point cette impression d'unité qui se dégage de quelques-uns de nos monuments religieux d'autrefois - notamment les églises de la Sainte-Famille (île d'Orléans) et du Cap-Santé. Il est visible que son aspect lui vient d'entreprises successives et avant tout utilitaires. Mais l'unité n'est point la qualité principale d'un monument; il y a la sincérité de l'ordonnance, la franchise des moyens

techniques, la variété des éléments, le style - et l'église de Berthier, pour peu qu'on en fasse l'analyse à la mesure de quelque édifice roman de Normandie, possède précisément ces qualités paysannes, engendrées par l'esprit de la corporation française. Ces qualités s'épanouissent magnifiquement dans l'élan des clochers, dans leur construction rationnelle et simple, dans la pureté de leur galbe, dans le détail de leurs claires-voies et de leur mouluration. De tous nos clochers de l'époque 1780-1820, ce sont peut-être les plus spirituellement élancés, les plus majestueux, les plus beaux; aussi élégants que ceux de L'Acadie et du Cap-Santé, de Saint-Roch de L'Achigan (incendié depuis) et de Lauzon; aussi parfaits dans le détail que dans l'ensemble.

Sculptures de bois

La disparition du premier livre de comptes des marguilliers nous priverait de tout renseignement sur l'ornementation de la première église, si le minutier de Maître Pillard ne comblait cette lacune. A la date du 28 février 1759, Pillard dépose en ses minutes un acte sous seing privé daté du 5 du même mois, ainsi libellé:

"Le 5 février 1759 Gilles Bolvin (4) sculpteur s'est transporté chez Mr Destaller cazabon par ordre d'une dernière assemblée tenue hier chez Monsieur labbé curé de berquest (Berthier) pour faire transcrire le marchez et conventions y ensuite Scavoir que le dit bolvin s'oblige de faire et parfaire un retable a la romaine en bois de noïée en leur église conformément au dessein et plant ordonné par une précédente et accepté par la ditte assemblée... en outre d'enrichir l'étage (l'étage) des pedestaux en bas relieves (bas-reliefs) convenable, et de deux statue St pierre St jean entre les colones coroné chacun par deux anges qui ne sont pas encore sur le plant, le tout livrable dans l'etée de lannée prochaine 1760... promettant gratuitement un chandelier paschal par dessus le marchez - faist a berquest chez Mr Destaller les jour et ans susdit et doné en double du present a Mondit Sieur Destaller".

(4) Né à Aveanes (près Arras, en Artois) en 1711, mort à Trois-Rivières en 1766.

Si l'on s'en tient à la lettre de ce document, Bolvin s'engage à sculpter un *retable à la romaine*, des *bas-reliefs*, deux *statues*, deux *anges* et un *chandelier pascal*. L'expression *retable à la romaine* est sans doute un lapsus calami; le rédacteur veut dire un *autel à la romaine*, c'est-à-dire un maître-autel dont le tombeau est en forme de sarcophage Louis XV. Au reste, les entrées des comptes de 1768, relatives à la dorure de tout l'ouvrage, portent en toutes lettres: tabernacle, cadre (d'autel) et chandeliers. Et en examinant avec attention le maître-autel de Berthier, on y découvre sans peine - pour peu qu'on ait observé les tabernacles de Lachenaie (incendié depuis) et de Boucherville - de nombreux fragments qui accusent la manière de Bolvin: les admirables rinceaux des prédelles, le somptueux encadrement des niches, les deux reliquaires, les naïves statues représentant un *Prêtre en surplis**et une *Sainte Femme au tombeau*, le riche décor du tabernacle et l'ostensoir de la monstrance, enfin le tombeau d'autel en entier. Le reste n'est pas de Bolvin; car on sait, par une note de l'abbé Kerbério datée de 1768 qu'il n'a pu terminer son entreprise pour cause d'insolvabilité et que la fabrique a perdu, de ce fait, la somme de deux mille livres.

Telle qu'elle est, l'oeuvre de Bolvin possède des traits décoratifs de premier ordre. La sculpture est tour à tour large et menue, onctueuse et vive; les éléments décoratifs sont vigoureusement dessinés, et emmêlés à la manière paysanne; certains détails, notamment dans le tombeau, plaisent à l'oeil par leur fantaisie. Les six chandeliers, argentés qui complétaient cet ensemble sont aujourd'hui au Château Ramsay, à Montréal.

Pendant une trentaine d'années, les fabriciens ne commandent plus de sculpture. Et pour cause: construction de l'église, érection d'un nouveau presbytère, achat de vases d'argent, famine et misère des années 1788 et 1789... Ce n'est qu'en 1797 qu'on songe au mobilier de l'église.

La fabrique commande d'abord une chaire à prêcher et un cartouche. A quel artisan? Le rendant-compte

néglige de le dire. L'année suivante, le nom d'un sculpteur apparaît dans les comptes: celui de François Filiau, qui façonne les cadres des tableaux que Louis Dulongpré vient de peindre; et c'est Louis-Augustin Wolff qui pose la dorure sur tous ces ouvrages.

En 1800, Louis Quévillon (5) entreprend la corniche du sanctuaire, qu'il termine l'année suivante. En 1802, il façonne un autel. En 1810, il s'engage à construire et à sculpter une chaire et un banc d'oeuvre, moyennant la somme totale de quatorze cents livres. Il ne convient pas de s'attarder sur ces ouvrages de menuiserie et de sculpture que nous ne connaissons que par les sèches mentions des comptes paroissiaux et qui ont tous disparu, d'ailleurs, soit au cours des années 1821-1856, soit en 1844 à la suite de l'agrandissement de l'église.

La luxuriante ornementation sculptée de l'église actuelle est, on l'a vu, l'oeuvre conjointe d'Amable Gauthier et d'Alexis Millet: son exécution, commencée en 1821, s'échelonne sur une quinzaine d'années. Au début, les fabriciens entrevoient à peine l'ampleur de l'entreprise. On le constate à la lecture du premier contrat qu'ils signent avec les sculpteurs: il n'y est guère question que de la voûte et de la corniche "selon l'ordre Corinthien", et la dépense doit s'élever à la somme considérable de dix-neuf mille francs.

Les sculpteurs sont tellement assidus à leur besogne et si habiles, ils s'appliquent à leur tâche avec tant d'intelligence et de zèle, que les paroissiens commencent à rêver à de vastes travaux qui transformeraient leur église en une sorte d'immense châsse ornée comme une dentelle et rutilante comme un palais oriental. Dans l'assemblée du 17 août 1825, ils "reçoivent" en bonne et due forme les ouvrages de la voûte et de la corniche; puis ils se laissent tenter par les jolis plans de Gauthier. La délibération porte: "*...les sculpteurs Amable Gauthier et Alexis Millet ont présenté un plan pour le sanctuaire, le retable, et la Boiserie, l'autel, et les marches, les stalles, et aussi reporter, le vieux retable à une Chapelle, en la plaçant*

(5) Né au Sault-au-Récollet en 1749, mort à St-Vincent de Paul en 1823.

pour qu'il soit d'accord avec le sanctuaire: et en faire un pour l'autre chapelle: de plus deux jubés avec escalier, corniche dans le même goût; de plus rétablir la chaire dans le même goût que celle de l'église de Ste Marie (de Monnoir), de plus le banc d'oeuvre avec ornement, et colonnes et aussi un baptistaire dans le goût de celui de Boucherville, le tout pour la somme de vingt six mille livres..." (On voit qu'après l'exécution de ces travaux, il ne devait rester à peu près rien des ouvrages de Quévillon).

L'ensemble décoratif de Berthier - abstraction faite des imitations de marbre et la disparition de quelques meubles, comme la chaire et le banc d'oeuvre - est la plus belle oeuvre de Gauthier et Millet. L'ordonnance du sanctuaire ne manque pas d'une certaine grandeur avec son étage de pilastres cannelés et bagués, ses bas-reliefs en rinceaux, son portique central vraiment imposant, surtout sa voûte en étoile, ponctuée d'arcatures et de fins médaillons. Ce qui fait la richesse de cette sculpture purement ornementale, c'est son homogénéité, la constance de son échelle modulaire, sa perfection technique et ce que j'appellerais sa gentillesse - qu'on examine, par exemple, la composition et les détails du trône curial. Tout est légitime dans l'aspect de ces éléments fort connus sans doute, mais prestement assemblés et sculptés, dirait-on à fleur de surface; tout est dessiné dans un esprit décoratif très sûr, avec des menues maladresses charmantes et une exubérance pleine de grâce.

Tradition

Pour achever de faire connaître cette église campagnarde sans prétention, il faudrait écrire quelques commentaires sur les peintures qui en ornent les trumeaux et les vases d'argent qui, par leurs formes et leur éclat, rehaussent les cérémonies religieuses. Hélas! tous les tableaux ont été restaurés; et l'argenterie, autrefois nombreuses et très riche, ne comprend plus que quatre ou cinq pièces.

Le tableau le plus ancien, celui du maître-autel, est

une *Sainte Geneviève* de l'Ecole française du XVIII^e siècle, dont il reste à peine le dessin: on l'a repeinte presque entièrement avec une hardiesse d'autant plus grande qu'on travaillait sur l'oeuvre d'un autre qui était mort...

Même chose pour les toiles que Louis Dulongpré (6) a peintes en 1797. On n'y pouvait voir, assurément, des chefs-d'oeuvres. Mais pourquoi ne pas leur avoir laissé leur caractère de vieilles choses honorables qui périssent lentement? En les fardant, on les a détruites plus sûrement que n'auraient pu le faire le froid et l'humidité...

Les pièces d'argenterie, si elles sont en petit nombre, sont intactes. Elles comprennent un petit calice de Roland Paradis d'un style Louis XIV très agréable; un autre calice de Michaël Arnoldin d'un style sagement fleuri; une piscine de Paul Lambert; une aiguière baptismale anonyme, acquise en 1830.

Mais qu'importe que les vases d'argent aient été en partie dispersés et les peintures, défigurées. Il reste, heureusement! l'église, avec ses proportions robustes, son architecture simple et dénudée, ses flèches - les plus belles peut-être que nous possédions, et son abside mollement arrondie; il reste l'église avec la profusion de ses sculptures et la magnificence de sa voûte, avec ce caractère paysan d'autrefois, fait de réflexion profonde, de sensibilité et de bonhomie.

Comment se fait-il que nos ancêtres, hommes ignorants et sachant à peine signer leurs noms, aient édifié des monuments d'un tel style et d'une si forte personnalité? C'est qu'autrefois, le savoir se puisait au fond de l'expérience: que l'apprentissage, avec sa rigueur et sa discipline, était de règle: et que les générations, en se jalousant le moins possible, savaient maintenir comme un héritage inaliénable et accroître comme un bien familial, les enseignements pratiques et l'expérience de leurs devanciers. Ce qu'on appelle, en somme, la tradition.

(6) Né à Saint-Denis, près Paris en 1754, mort à St-Hyacinthe en 1843.

Tradition de l'esprit plus que tradition des formes.
Façon de sentir bien plus que manière de faire. Elan vital
sans fixité, mais logique et majestueusement lent.

L'église de Berthier, est un exemple précieux de ce
genre de tradition.

Repentigny

De l'église construite en 1723 et 1725, ne subsiste
que le chevet. En 1850, l'église de Repentigny a été
allongée et élargie par Elie Brien dit Desrochers et Louis
Queret dit Latulipe. La sacristie actuelle date de 1832.
Les différents éléments de la décoration intérieure ont
été exécutés par plusieurs sculpteurs: le retable par An-
toine Cirier et Philippe Liébert entre 1748 et 1762, la voûte
par Louis Quévillon en 1819 et l'entablement et les
chapiteaux par Louis-Xavier Leprohon en 1852. La voûte
a été restaurée en 1907 par les architectes Gauthier et
Daoust.

Le tabernacle du maître-autel a été exécuté en 1761
et 1762 par Philippe Liébert et le tombeau, par Louis
Quévillon en 1818.

Les tabernacles des autels latéraux ont probable-
ment été exécutés par Antoine Cirier vers 1750. Les tom-
beaux datent du dix-neuvième siècle.

Les vitraux, oeuvres de Mr Spencer et datant de 1884,
représentent l'Ascension, l'Assomption et divers sym-
boles religieux.

La lampe du sanctuaire a été façonnée en 1788 par
Laurent Amiot.

L'Assomption

Construite en 1819 et 1820 par les entrepreneurs

* La statuette du "prêtre en surplis" de Boivin, est actuellement au Musée d'Art
de Joliette.

Quand M. Morisset attribue le "tombeau d'autel en entier" à Boivin, et que,
plus loin, il ajoute qu'en 1802, "Quévillon façonne un autel", il faut comprendre
qu'il s'agit du tombeau du maître-autel sous le retable (ou tabernacle) de Boivin.

Quand à l'autel face au peuple, il a été sculpté pour l'église de Saint-
Jacques-de-L'Achigan, vers 1825 par Joseph Pepin. Après l'incendie de celle-ci,
en 1915, cet autel fut donné à l'église de Notre-Dame de la Merci. En 1974, Ber-
thier l'a acquis.

Jean-Baptiste Boutonne et André Auclair, l'église de L'Assomption a été agrandie en 1863 et 1864 à partir de l'angle des chapelles par l'architecte Victor Bourgeau et par les entrepreneurs François Archambault, père et fils. De 1863 à 1867, le sculpteur Victor Bourgeau a exécuté les travaux de décoration intérieure d'après les plans de son neveu, l'architecte Victor Bourgeau. L'entablement, les retables et le bassin dans la voûte du chœur, adaptés au nouveau décor, proviennent de l'ancienne église et avaient été sculptés par Urbain Brien dit Desrochers, père et fils, en 1834.

Les tabernacles des autels latéraux datent du dix-huitième siècle, et l'un d'entre eux a été sculpté en 1778 par François Guernon dit Belleville. La chaire (1) a été exécutée en 1834 par Urbain Brien dit Desrochers. Les deux tombeaux sont du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle.

Trois tableaux de Tomaso Oreggia, datant de 1872 ou 1876, ornent l'église: "La remise des clefs à saint Pierre", dans le chœur, "Vierge secourant les âmes du purgatoire", au-dessus de l'autel latéral droit et "La mort de saint Joseph", au-dessus de l'autel latéral gauche.

Saint-Sulpice

Classée monument historique en 1959, l'église de Saint-Sulpice a été construite en 1831 et 1832 par Joseph Doyon, François Parizeau et René St-James. À l'intérieur, les deux principaux éléments de la décoration intérieure, le retable et la voûte, datent du dix-neuvième siècle. La voûte a été construite en 1874-1875 d'après les plans de Victor Bourgeau et d'Alcibiade Leprohon par l'entrepreneur François Archambault.

Datent également du dix-neuvième siècle les autels latéraux, le tombeau d'autel, les fonts baptismaux et le lutrin. Le tabernacle du maître-autel, attribué aux Levasseur, date d'avant 1756; le tombeau a été acheté vers 1797-1799. Les chandeliers du maître-autel ont été

(1) Selon plusieurs auteurs, cette chaire serait de Gilles Bolvin (n.d.l.)

sculptés par Amable Gauthier en 1843-1844.

Les deux tableaux au-dessus des autels latéraux, "Le Christ au jardin des oliviers" (1904) et "L'Annonciation" (1905) sont l'oeuvre d'Adolphe Rho tandis que le tableau du maître-autel a été peint au début du vingtième siècle.

La Chapelle de procession, derrière l'église a été construite en 1830 et 1831 et classée monument historique en 1959.

Lavaltrie

En 1869, les entrepreneurs François Archambault, père et fils, ont construit l'église de Lavaltrie d'après les plans de l'architecte Victor Bourgeau.

Le tombeau d'autel situé dans le choeur est l'oeuvre de Lucien Benoit et date de 1898.

On retrouve dans l'église cinq tableaux non signés datant du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle.

Ce sont, de gauche à droite dans le choeur,

"Saint Charles Borromée de Milan",

"Mort de saint François-Xavier",

"Vision de saint Antoine de Padoue",

"Saint-Pierre repentant",

"La sainte Famille".

Le père Wilfrid Corbeil a nettoyé ces tableaux en 1973.

Sur la voûte du choeur, une fresque d'un "Christ en gloire" est signée A. Lespérance et date de 1958.

Amable Gauthier a sculpté le crucifix et les chandeliers vers 1825. Le chandelier pascal date du dix-neuvième siècle et la croix de procession du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle.

Saint-Cuthbert

Les architectes Victor Bourgeau et Alcibiade Leprohon ont tracé les plans de l'église de Saint-Cuthbert. François Archambault a exécuté l'extérieur de l'église de 1874 à 1878, et, en 1884, les entrepreneurs Abel Valin et Zotique Bédard, sous la direction des architectes Maurice Perrault et Albert Mesnard, ont refait

la façade, les clochers et les longs pans. Les clochers ont été transformés de nouveau en 1953-1954.

La décoration intérieure, de Joseph et Georges-Félix Héroux, a été exécutée en 1878-1879 à l'exception des colonnes torsées, des pilastres et des chapiteaux qui provenaient de l'ancienne église et qui avaient été sculptés par Amable Gauthier de 1834 à 1842.

Victor Bourgeau et Alcibiade Leprohon ont aussi fait le plan du maître-autel exécuté par les frères Héroux en 1878-1879. Les tombeaux des autels latéraux datent de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et les tabernacles, œuvres de Louis Quévillon, datent de 1807.

On retrouve, de gauche à droite, les tableaux suivants:

"L'Immaculée Conception" (1914),

"Saint Antoine ressuscitant un homme qui dénonce son assassin" (1832),

"Saint Cuthbert, oeuvre d'Ippolino Zapponek (1878),

"Sainte Thérèse" (1832),

"La mort de saint Joseph" (1886),

En face de l'église, la statue de saint Cuthbert est attribuée à Amable Gauthier (1830-1833).

Sur le maître-autel, le crucifix et les chandeliers datent de 1819 ou de 1853-1854.

Saint-Barthélemy

Cette église a été construite en 1866 et 1867, d'après des plans de l'architecte Victor Bourgeau, par l'entrepreneur Zéphirin Perreault. L'intérieur et les autels, conçus par Victor Bourgeau, ont été exécutés par l'entrepreneur François-Xavier Archambault. En 1886-1887, Thomas Milette et Antoine Mérinos construisent le jubé et les galeries.

La chaire, d'Amable Gauthier, date de 1866.

On retrouve dans le chœur, de gauche à droite, les tableaux suivants:

"Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus", d'Eugène Hamel (1889),

"Saint Jean-Baptiste", oeuvre anonyme (vers 1890),

"Martyr de saint Barthélemy", oeuvre anonyme (1891),
"Saint Stanislas de Kostka" d'Eugène Hamel (1889),
"Sainte Agnès", oeuvre anonyme (vers 1890),
Et au-dessus des autels latéraux droit et gauche:
"Saint Joseph tenant l'Enfant Jésus", oeuvre
anonyme (1879),
"L'Assomption", oeuvre anonyme (1879).
On attribue les chandeliers et le crucifix à Amable
Gauthier (1791-1876).

Cathédrale de Joliette

L'église-mère du diocèse du même nom: cela veut dire qu'elle est la 1ère en importance, au point de vue ecclésiastique. Il y a même, chaque année, une fête consacrée à la mémoire de sa dédicace, i.e. sa consécration. A Joliette, cette fête se célèbre en juin.- Parlons un peu de son histoire. Elle fut bâtie en 1892. On a appelé son style du nom de néo-byzantin, i.e. s'inspirant de Byzance-Constantinople, et comportant une coupole. Ici, on a dû supprimer celle-ci, à cause de sa faiblesse des murs. Elle a eu bien des malheurs, notre cathédrale. D'abord, elle était à peine élevée que sa façade s'enfonçait: il fallut en faire une autre avec un clocher moins élevé. Ce dernier était à peine élevé qu'un cyclône le renversa en pleine nef; c'était en 1901. On a bâti en néo-byzantin, puisqu'à cette époque, on abandonnait le gothique et le géorgien; on cherchait du nouveau. Par ex., on se souvient du bel Hôtel de ville, démoli en 1970; lui aussi était contemporain (1888), de la Cathédrale. D'inspiration Louis XV, il témoignait de la recherche des styles de ce temps-là. Architectes de la Cathédrale: Mesnard et Perreault, qui ont aussi élevé celles de Saint-Lin, Sainte-Thérèse, Oka, Longueuil, et l'Hôtel de ville de Montréal.

A remarquer: son extérieur qui se tient bien; il a belle allure, parce que bien proportionné, comme les arcades intérieures. Les tableaux du chemin de croix que N.S. fait parfois à reculons sont signés Georges Delfosse, (de Mascouche décédé en 1939): il compte parmi nos bons

peintres), les 15 "mystères" de la nef sont signés du grand Osias Leduc, décédé vers les années 50. Les verrières, très intéressantes, sont des répliques de celles de Reims, en France, et reproduisent l'essentiel de l'Ancien Testament. Les décorations des autels et des chapiteaux sont de Lucien Benoit, associé de Victor Bourgeau, natif de Lavaltrie. Le trône de l'évêque est de style Renaissance française: il est splendide. Et le fauteuil du trône est celui de Sir Horace Archambault; ancien président de l'Assemblée nationale et frère du 1er évêque de Joliette.

Eglise St Andrew, Berthier

Cette petite église, en pierre des champs, dont le clocher ressemble à un modeste fanal de ferme ou encore à une lanterne, cette petite église, dis-je, qu'on distingue un peu de la route nationale Montréal-Québec, à travers un petit bois de mélèzes, date de 1786, bâtie par le seigneur James Cuthbert. C'est l'église protestante la plus ancienne de la Province, et la seconde en ancienneté au Canada, l'autre se trouvant à Halifax. Elle est reconnue comme site historique (1958).

Autant que nos églises catholiques de l'époque, elle se rattache à l'art roman français, ce "style horizontal de méditation", en cette époque où les poètes de l'art sacré, i.e. sculpteurs, maçons, maîtres d'oeuvre, prouvaient leur inspiration par la force qui se dégage des masses de maçonnerie.

Aujourd'hui, St-Andrew de Berthier, ne conserve plus que ses murs extérieurs, son toit et son clocher. Mais comme c'est bien agencé!

Saint-Paul

En 1973, quand le Ministère des Affaires culturelles déclarait l'église de Saint-Paul, monument historique, il

rendait hommage à de valeureux ancêtres et il dotait la région de Joliette-De Lanaudière d'un précieux atout touristique. De ce dernier, la preuve est déjà faite puisque le **Guide Touristique de l'Association Automobile du Canada** l'indique parmi les "**choses à ne pas manquer**" de Joliette, les trois autres étant la chapelle du Noviciat des C.S.V., le champ du tir-à-l'arc et le Musée d'Art de Joliette évidemment.

En collaborant avec le dit Ministère par une substantielle souscription de \$12,000. recueillis par le soussigné en moins de deux mois, les gens de Saint-Paul affirmaient leur attachement à leur église de 1803, l'un des joyaux de l'époque Pierre Conefroy. En effet, ce curé Conefroy de Boucherville, signait, au début du XIX^{ème} siècle, des plans d'église. S'inspirant probablement du fameux plan Mailloux de Québec, (1715), (1) proposait une église en forme de croix latine, composée d'une grande nef, coupée d'un transept, voûtée en anse de panier, avec sanctuaire aux contours arrondis. Sur ce vaisseau, il étendait une toiture à entrants rehaussés, d'une forte inclinaison; à cheval sur le pignon de la façade, il plantait un clocher en charpente à une ou deux lanternes. "A Saint-Paul, en plus, toutes les ouvertures sont pourvues d'un chaînage de pierre de taille et le portail reçoit un traitement particulier; il est mis en évidence par des pilastres et une corniche classiques". (Cf. Luc Noppen, notes manuscrites, (1973). Après deux siècles, cet art continue de nous émouvoir.

Quand il s'est agi de bâtir une église au fond de la seigneurie de Lavaltrie, c'est-à-dire, à Saint-Paul (1801), on a fait appel au curé Conefroy, en train ou à la veille de construire Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie et Saint-Roch de L'Achigan. Des trois, Saint-Paul est la seule que le feu ait épargnée. (La première brûla en 1914, et la seconde en 1958). Parmi les 70 églises de la Province, érigées avant 1850, Saint-Paul se classe environ la

(1) Au sujet du Plan Maillou, voir Noppen, Luc, dans *Notre-Dame de Québec*. Ed. du P^olcan 1974, pp. 30, 73.

21ème.

Et, honneur insigne, elle est parmi les très rares dont l'architecture soit demeurée intacte. Nous admirons donc tel qu'il était en 1804, cet authentique témoin de la foi de nos ancêtres, pour qui "rien n'était trop beau pour proclamer le rayonnement de l'église" (Hélène Bédard). Si l'extérieur est le même qu'en 1804, on ne peut pas en dire autant de l'intérieur.

Depuis 1783, la messe à Saint-Paul se célèbre dans le presbytère-chapelle (sur le site de l'actuel presbytère, sur la terre que Michel Perreault a donné à cet effet). Une église s'impose tôt ou tard. En 1802, le curé Olivier Gosselin (1789-1806) et les syndics obtiennent enfin de Mgr Plessis, de Québec, la permission de construire et ils confient la réalisation du plan Conefroy à Michel Gosselin, de Saint-Paul, père du curé, maître-entrepreneur en charpenterie. Il s'engage à "faire et parfaire à titre d'expert et gens à ce connaissant, tous les ouvrages de maçonnerie, charpenterie et autres nécessaires pour la construction d'une église et sacristie (Notaire Faribault, 16 nov. 1803).

Elle mesurera 128 pieds par 50, et "aura 14 ouvertures pour chassiss, 3 portes dont une grande et deux petites, 2 yeux de bouc. Les coins de portaille (sic) et croisées seront en pierres de taille; le clocher d'une lanterne avec flèche, couvert en fer blanc jusqu'au pont, avec croix et coq".

"Le dit entrepreneur devra faire, plancher, voûte, couverture en planches et bardeaux, les bancs, un jubé de 12 pieds avec un escalier tournante (sic) (enlevé en 1942), une chaire et un banc d'oeuvre (pour le seigneur), iceux d'assemblage et peints les balustres, 2 petits autels communs pour les chapelles, avec 2 gradins et custodes., un confessionnal, une armoire, dans la sacristie, les châssis et les portes de la dite batisse".

En 1804, l'ouvrage est terminé, et l'église ouverte, même si elle est pas mal dénudée. Au cours des années, on la décorera!

Ainsi, en 1815, on commande au peintre français-

canadien, Louis Dulongpré (2) un tableau de Saint-Paul, (1200 livres, ancien cours: \$200.), copie d'un tableau de Lesueur, au Louvre; une Sainte Famille (copie de Van Loo, Québec); un Saint François, du Frère Luc, et un Saint Dominique (de qui?), et plus tard, le Baptême du Christ (peut-être de Jean-Baptiste Roy-Audy (3)).

Les plans de l'abbé Conefroy comportaient-ils un cimetière jouxtant l'église? Il se peut: à Saint-Jacques et à Saint-Roch, il s'y trouve, à cette époque. Comme à Saint-Mathias sur Richelieu et à L'Acadie, dont les églises sont de Conefroy.- A Saint-Paul, après 38 ans (1821), on recule le cimetière de quelques pieds (il était au coin des chemins Saint-Michel et Brassard), et on ajoute de la terre - (côtés nord-ouest et sud-ouest de l'église). Mais il faut un mur pour le contenir.- Antoine Peltier, maître-maçon de L'Assomption (4) signe un contrat devant Me Barthélemy Joliette (23 juin), "pour entourer le dit cimetière d'un mur de pierre et de chaux; lequel mur mesurera environ 600 pieds de longueur, 2 1/2 d'épaisseur jusqu'à l'arase des terres" etc... avec tous les détails, dont 2 portes de grandeur convenable. Le même jour devant le même notaire, Antoine Amiot, de Saint-Paul, se charge de le couvrir en "planches en déclin... d'y faire une grande porte à deux volets et une petite, une croix en bois de cèdre et enfin, de donner deux bonnes couches de peinture noire à tous les dits ouvrages avec de "bonne huile bouillie".

Avec celui de Berthier, ce cimetière est le plus ancien de la région, dit-on. Les gens de Saint-Paul, on le comprend, y sont attachés. Aussi se sont-ils levés tous ensemble pour protester, en 1971, quand on voulut tracer

(2) Peintre français qui vit au Canada. L'église de Berthier lui en a commandé 4 en 1797. Saint-Jean-Port-Joly lui en achètera 3, en 1805. Le Musée d'Art de Joliette possède un portrait de cet artiste. Cette toile de Saint Paul a probablement été coupée dans les années 1880, pour le placer dans son cadre actuel.

(3) Qui a signé le portrait de Mgr. Rémy Gaulin, curé voisin à l'Assomption.

(4) Est-il apparenté à Michel Peltier, de L'Assomption lui aussi, qui, en même temps, fait le même ouvrage à l'église de Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie?

une route nouvelle en son plein centre!... Si le mot "ingénieur" vient du mot génie, une telle mesure ne le prouvait sûrement pas. Mais, à quelque chose malheur est bon. C'est justement cette opération-voirie qui a déclenché les démarches pour faire déclarer l'église monument historique, invitant ainsi le "génie" à se faire valoir ailleurs.

Mais, revenons à 1821, au moment de construire le mur d'enceinte du cimetière. On semble en veine de vouloir prier sur de la beauté solide: on fait faire la décoration intérieure et refaire la couverture et le clocher. Pourquoi? après moins de 20 ans?... L'édifice aurait-il travaillé?

Cette fois, on va confier l'ouvrage à quelqu'un qui vient de loin, à Chrysostome Perreault, de Saint-Jean-Port-Joly. C'est un apprenti-sculpteur auprès d'Amable Charron, ancien élève du célèbre Louis-Amable Quévillon (1749-1823) directeur de l'École des Ecoles, à Saint-Vincent-de-Paul. Charron et Perreault viennent (1817) de réussir au Port-Joly une des voûtes des plus somptueuses qui soit avec ses 4500 étoiles. Comme il serait intéressant de savoir pourquoi le "lointain" Perreault reçut ce contrat?- De lui, on admire encore ses réalisations à l'église de l'Islet, et, au Musée de Toronto "La Grange", un lambris de salle à manger.

Chrysostome Perreault va donc "démolir le clocher et faire une ouverture avec précaution et en fer blanc d'une bonne qualité et à doubles agrafes; le clou sera d'une bonne qualité et aucun d'eux à l'eau; un clocher à deux lanternes et à flèche et coq semblables à ceux de Verchères; il sera recouvert comme celui de Notre-Dame-de-Bon-Secours à Montréal", (en formes d'écailles de poisson). N'est-il pas intéressant de constater dans les contrats l'emploi des termes français et justes, comme "*planches embouffetées*", "*fer blanc agrafé*", "*pont de la première lanterne*", "*beffrois encochés*", "*première et deuxième lanternes avec enrayures*"?- Ce clocher est

une réplique non seulement de celui de l'ancienne église de Verchères, mais aussi des églises de Cap-Santé et de Saint-Jean-Port-Joly (1815).

Perreault devra aussi consolider l'intérieur de l'église pour soutenir le clocher, "*démanteler la voûte*", la refaire avec sculpture suivant le plan du curé Messire Joseph-Marie Bellanger (1819-1829). (5) Ce plan, il pourra le modifier "*au goût de ce dernier*". On était encore loin des dispendieux "**extra**" d'aujourd'hui! Il fera le retable du maître-autel, deux petits autels, les boisures, les corniches et autres ornements du chœur, et deux petits retables, une chaire avec l'escalier, un banc d'oeuvre, le jubé avec corniches etc... toujours "*suivant le plan*". Il est "entendu" que la corniche de la nef et des chapelles (le transept) sera semblable à celle du chœur, à l'exception qu'elle n'aura pas de frise ni d'architrave... en bon bois dont les noeuds seront cachés; toutes sculptures des dits ouvrages seront dorées avec de la bonne (sic) or". (Notaires B. Joliette et Brunelle, le 16 septembre 1821: 2 contrats; 36,000 livres (\$6,000). Il aura 5 ans pour faire cet ouvrage, soit jusqu'en 1826.

Le maître-d'oeuvre aurait-il trop entrepris ou le "patron" Bellanger aurait-il été trop exigeant? - Impossible de le savoir: les livres de délibérations sont en partie brûlés. Toujours est-il que le 3 juin 1826, on le décharge de son contrat, même s'il est à peine ébauché. On en confie le reste à Pierre Guibord, sculpteur de Sainte-Elisabeth (Notaire J.-Olivier Leblanc, 17 juin 1826 et 28 juin 1827).

Au juste, que reste-t-il à faire? - Il reste à peindre la voûte - elle est donc terminée; à poser la corniche dessinée par le curé Bellanger. On lui donne 15 mois, c'est-à-dire jusqu'en octobre 1827. Après quoi, on lui con-

(5) Ce curé signe souvent son nom de cette manière. D'aucuns croient qu'il serait de descendance allemande. Dans *Gerbes et Souvenirs*. T. II, p. 179, l'abbé Georges Dugas parle de lui. Il fut curé de Saint-Esprit de 1836 à 1846. Sa correspondance avec Barthélemy Joliette relate des passe-d'armes pittoresques...

fie les boiseries du chœur, deux trônes, un banc d'œuvre et deux retables pour les petits autels, toujours selon le plan Bellanger, mais ces autels seront semblables à ceux de Sainte-Elisabeth; un baldaquin semblable à celui du chœur du Grand Saint-Esprit; un chandelier pascal, une chaire selon le plan du curé; enfin, un jubé semblable à celui de Berthier. En somme, une église qui présenterait un échantillonnage des meilleures pièces des églises des environs! (6)

On serait en mesure de croire que c'est cette église que Guibord finissait de décorer en 1838, que nous admirons présentement? Nenni!

Ne voilà-t-il pas qu'en 1880, 1882, on trouve que l'église n'est pas convenablement décorée. Alors, on lui fait subir les "grandes réparations" (7) (Voir **Bulletin des Recherches historiques**, Vol. V, p. 355). Pourquoi? On ne peut le dire.

Ces simples mots- de "grandes réparations" - donnent, je crois bien, réponse à nombre de questions. Se pourrait-il que, d'après les plans de Conefroy, il n'y avait pas de colonnes avant 1880? mais simplement une voûte avec points d'appui sur les murs, comme à L'Acadie, Boucherville et Saint-Roch? et qu'en 1880, on éprouvat le besoin de la solidifier en la divisant en sections inégales que soutiendraient des colonnes?- Ce travail aurait été confié à Victor Bourgeau ou à l'un de ses disciples: c'était la façon de procéder à l'époque.

Dans cette voûte, on aurait-heureusement! -conservé les sculptures de Perreault dans des caissons. On aurait orné l'ovale de la croisée des transepts d'arabesques en plâtre, et du même matériau, on aurait fixé entre les colonnes, ces têtes si peu décoratives qu'on a hésité à garder lors de la réfection de 1973.

On a donc, à ce moment-là, transformé la majeure partie du décor architectural. On se demande bien pourquoi, par exemple, la table du maître-autel daterait de 1880? Pourquoi, le retable ou tabernacle de ce même

(6) En 1827, Guibord s'établit à Saint-Paul.

(7) Effectuées par Venant Piché, de Saint-Paul.

autel ne serait pas du même auteur? Pourquoi, à ce même retable on aurait ajouté, comme aux petits autels, un baldaquin (en 1973, on a enlevé celui des autels latéraux). Pourquoi, l'encadrement du tableau de Saint-Paul est-il aussi, d'un autre ouvrier?- Pourquoi l'abat-voix de la chaire n'est pas de la même qualité que la chaire elle-même?- Pourquoi les colonnes de la voûte arrivent-elles au milieu des bancs? Pourquoi on avait juché - c'est bien le mot - des jubés dans les transepts (on leur a enlevé en 1942, leur escalier en spirale) pourquoi des lucarnes dans les transepts? pourquoi des moulures en plâtre dans l'ovale du centre? pourquoi des caissons irréguliers dans la voûte? En somme, une foule de questions auxquelles on ne peut répondre que par des conjonctures, après les "grandes réparations" des années 80.

Ceci nous amène à croire et même à "affirmer que l'intérieur actuel est en grande partie de l'école de Victor Bourgeau. La voûte compartimentée en larges caissons, l'utilisation de piliers pour dégager les trois nefs sous une même structure et l'intégration de tribunes dans l'espace contenu entre la corniche et la voûte dans les chapelles sont autant d'éléments qui témoignent d'une conception certainement postérieure à 1850, sinon proche de 1900". Voilà les conclusions d'experts en la matière, comme Me Serge Joyal et M. Luc Noppen, professeur d'art ancien du Québec, à l'Université Laval. Telle est aussi la nôtre (8).

Des tribunes, le curé Eugène Guilbeault (1921-1931) disait, en 1939, à M. Gérard Morisset, du Musée Provincial de Québec, "qu'un curé de Saint-Paul, (vraisemblablement M. Martel (1876-1889)- après avoir visité Saint-Pierre de Rome, avait pensé adopter pour son église le parti décoratif qu'on voit dans cette basilique: une arche coupée d'une tribune. Ainsi s'expliqueraient les tribunes des jubés latéraux de Saint-Paul (notes conservées au

(8) Même si, d'après Vaillancourt, dans une *Maîtrise d'art au Canada*, p. 81, ce serait Amable Gauthier qui aurait donné les plans, entrepris la construction et dirigé les sculptures.

Musée de Québec dans le cartable de Saint-Paul). Et les lucarnes, pour les éclairer!

Mais on n'avait pas attendu 1880 pour en saccager l'intérieur.- Dans **L'Histoire de Saint-Liguori**, l'abbé Georges Dugas (9) écrit que cette jeune paroisse reçoit de Saint-Paul (curé Léandre Brassard 1844-1876) la chaire, le banc d'oeuvre et quelques autres objets. Les colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens vont servir à soutenir le jubé.

Rappelons ici que ce banc d'oeuvre - qui était réservé au seigneur, - le même curé Bellanger le refusait à l'Honorable Barthélemy Joliette, sous le prétexte que ce n'était pas lui le seigneur. Et Mgr Lartigue de le soutenir en lui écrivant que "*ni M. Joliette, ni le Dr Loëdel n'avaient droit aux honneurs seigneuriaux qui étaient réservés à leurs épouses, Marie-Charlotte et Marie-Antoinette De Lanaudière, co-seigneures*" (septembre 1826. (10).

L'accoudoir de ce meuble a servi d'autel, d'abord dans l'église de Saint-Liguori, puis, dans la sacristie. Une oeuvre d'art rencontre, elle aussi, des incompréhensions. Les pérégrinations de cet accoudoir semblent finies; depuis 1972, il est la propriété du Musée d'Art de Joliette. Il est, jusqu'à preuve du contraire, le seul de la région de Joliette-De Lanaudière, à subsister.

Mais, de qui serait la chaire actuelle de Saint-Paul? la première étant disparue en 1854. -Serait-elle de Bourgeau? Il semblerait que oui. Mais l'abat-voix est de Guibord. Comme de Guibord sont le chandelier pascal (dans les années 1830), les autels latéraux et la corniche.

Le retable du maître-autel, qui n'est pas de la même qualité que la table, est de Quevillon; qu'on le compare avec ceux des autels latéraux de Saint-Cuthbert.

L'encadrement du tableau de Saint-Paul serait de Bourgeau.

(9) P. 67

(10) *R.A.P.Q.* 1941-1942, pp. 488-489. Signalons qu'une des colonnes cannelées du jubé a été sciée et qu'elle sert, actuellement de pilier de soutien du sanctuaire de l'église de Saint-Liguori.

L'intérieur actuel ne présente donc plus son aspect de 1850. Tout de même, dans cette diversité, qui nierait la prédominance d'un même esprit, malgré la nudité et la banalité des colonnes? Toujours en 1880, on a construit un chemin couvert allant vers la sacristie; il vaut ce qu'il vaut...

Pauvre église! était-il écrit quelque part que ses malheurs n'étaient pas finis?- Imaginez... on a voulu, en 1921, l'affliger de deux clochers en façade, après l'avoir agrandie de 52 bancs (sous le curé Michel Vigneault qui voulait, après l'incendie du presbytère, en reconstruire un plus grand que l'actuel).

En 1930, F.-X. Robitaille, de Warwick, restaure les peintures et les dorures, mais par accident, il abîme le tableau de la Sainte-Famille (11). Le malheur évité en 1921 menaçait toujours, semble-t-il. En 1930, à l'instigation du vicaire Roch Majeau, on enlève les belles pierres plates du perron et on le rehausse. En 1942, on maquille les murs extérieurs en les revêtant de mortier sur lequel on peint de faux joints; en enlève les escaliers en spirale des jubés, on ferme les tribunes latérales, on démolit une centaine de pieds du mur d'enceinte du cimetière, côté sud-ouest, etc...

Enfin! enfin! le bon sens et le bon goût reprennent leurs droits. En 1971, lors de l'intervention du Ministère de la Voirie, ci-haut mentionné, la Fabrique et l'évêque de Joliette, représentés respectivement par M. le curé Gérard Gaudet (1964-76) et M. l'abbé René Ferland, procureur diocésain, pilotés par Me Serge Joyal, dont les ancêtres maternels viennent de Saint-Paul (les Desrosiers), demandent au Ministre des Affaires culturelles de Québec, de classer monuments historiques, l'église, la sacristie, le cimetière. Les travaux débutent en 1972. Le Gouvernement d'Ottawa par ses "Initiatives locales" fournit \$20,590; celui de Québec finance à 40% des travaux acceptés. Le P.W. Corbeil et M. Jacques Perreault agissent comme conseillers ar-

(11) *L'Action Populaire* Joliette, le 18 septembre 1930.

tistiques et techniques; M. Noël Perreault, puis Bernard Loyer, maîtres maçons, décapent la façade, M. Jean Payette remplit le rôle d'entrepreneur; Hugues Ferland, de la Beauce, décore à la feuille d'or. Les gens de Saint-Paul, je l'ai dit plus haut, fournissent spontanément - \$12,000. ils étaient dans la meilleure coulée de leurs traditions en se montrant généreux envers leur église. Restent le perron à refaire et quelques autres travaux de décapement et de consolidation de la base du clocher. A l'intérieur, le luminaire déjà si prometteur, reste à par-faire. Signalons que le lustre majeur (12) est un don d'un ancien de Saint-Paul, M. Amable Chalut, de Joliette, et que ceux du sanctuaire, sont de M. le curé G. Gaudet et du juge Jacques Dugas, de Joliette, de M. Fernand Bibeau, de Saint-Eustache et du soussigné.

La reconnaissance officielle arrive le 26 juin 1973. En 1974, après de longs soupirs enregistrés en rouge au livret de banque, arrivent les subventions. Pourtant quand un particulier doit au Gouvernement...

Le 10 juin 1973, en présence de Mme Jeanne Sauvé, Ministre représentant le Gouvernement d'Ottawa, de M. le ministre Robert Quenneville, député de Joliette et représentant celui de Québec, de Mgr. René Audet, de M. Georges-Emile Lapalme, et d'autres dignitaires, on célébrait la fin de la première phase des travaux.

Voici ce que j'écrivais le jour de l'inauguration.

"Une belle église ouvre le sourire du cœur". Pie XII, la grande inspiration du Concile, le proclame.

Nous l'avons cru. Nous en sommes tous émerveillés.

Émerveillés par l'architecture de notre temple qui fait corps avec l'environnement. Cette croix de pierre des champs protège nos défunts, projette l'unique image de la solidarité, de la sécurité, de la paix.

Émerveillés par sa blancheur sertie de filigranes d'or qui fait jaillir l'allégresse.

(12) Fabriqué par M. Robert Mondor, de Joliette et enjolivé par Me Serge Joyal qui d'ailleurs s'en défaisait au bénéfice de la paroisse de ses ancêtres. M. Mondor a fait aussi ceux du sanctuaire. Leur style est celui du début du XIXe siècle.